

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

THE CLEVELAND



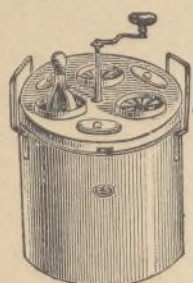
THE CLEVELAND



JOE W. GRIMES, le Cycliste le plus Lourd du Monde, 231 kilos, ne monte qu'une CLEVELAND de 14 kilos

DÉPOT : 6, PLACE DE LA MADELEINE

BERTRAND, Directeur.



GLACIÈRE DES CHATEAUX ET DES CAMPAGNES

Produit en 10 minutes de 500 grammes à 8 kilos de glace ou des Glaces, Sorbets, etc., par un sel inoffensif

J. SCHALLER, 332, Rue Saint-Honoré, PARIS

PROSPECTUS FRANCO

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



Dépôt : 6, Place de la Madeleine

BERTRAND, DIRECTEUR

L'UNIVERSELLE

Brevetée S. G. D. G.

COUEUSE DE 36 ŒUFS A AIR CHAUD PURIFIÉ

VITRÉE

ENTIÈREMENT DÉMONTABLE

avec distributeur d'air chaud

LAMPE, GUIDE-LAMPE,

TOURNE-ŒUFS, THERMOMÈTRE

Bassin d'Évaporation

permettant de régler l'humidité

suivant les saisons et les phases

de l'incubation;

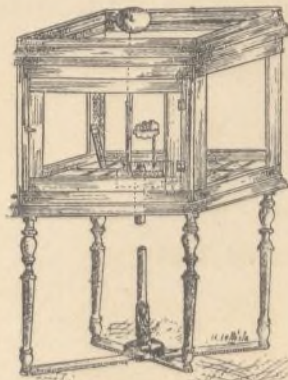
RÉGULATEUR AUTOMATIQUE

donnant une température invariable

par les plus grands froids

ou les plus fortes chaleurs, et ne

nécessitant aucune surveillance ni la nuit.



PRIX : { 39.75 franco de port et d'emballage dans toutes les gares de France.
40.75, contre remboursement.

COMPTOIR GÉNÉRAL DE L'ÉLEVAGE
10 bis, Rue Amélie, Paris.



BONBONS VERT-GALANT

Du Professeur PINGAUD

LAURÉAT DE PLUSIEURS ACADEMIES ET CORPS SAVANTS

Éminemment toniques et fortifiants, leur emploi raisonné produit les effets extraordinaires de rajeunissement et de parfaite santé.

C'EST LA VIE PROLONGÉE AVEC TOUS SES CHARMES

Boîte : 10 fr. franco au Dépôt des Produits Vert-Galant

Dr. H. PILLOT, 5, Rue Mazagran, Paris, et toutes Pharmacies.

NOTA. — L'Élixir "VERT-GALANT" à base de Kola et de Cacao, a les mêmes vertus que les bonbons, et peut être utilisé comme une liqueur de table en tous points parfaite.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Avril 1897

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.
LES LIVRES, par T. G.
LE VERGLAS, par HENRI FERRARE, illustrations en couleurs de MUCHA.
LES ROSES DU BAISER, par JEAN RAMEAU, illustrations en couleurs de AVRIL.
LA BANQUE DE FRANCE, 1803-1897, par ANTONIN PROUST, photographies instantanées, reproductions d'œuvres de BOUCHER et de divers documents.

LES COSAQUES, par LYDIE PASCHKOFF, illustrations en couleurs de N. DE MALISCHEFF.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS

L'EMBUSCADE, par P. GROLLERON.
L'ODORAT, par WARDEN.

COUVERTURE :

GARDEN-PARTY, par CH. JEANNIOT.



30 MARS 1897.

GRACE à l'heureuse entente des étudiants et des blanchisseuses — entente séculaire et naturelle — la Mi-Carême a été célébrée avec moins de solennité peut-être, mais avec plus d'entrain que le Mardi-Gras : gaieté d'amateurs s'amusant pour leur compte, et plus communicative que celle des comparses chargés d'amuser les autres pour trois francs par jour. Il m'a paru que, sauf sur certains points du boulevard, la fièvre du confettisme s'était ralentie. Mais il ne faut pas se bercer d'illusion. Cette inepte institution n'en est pas encore à la période de la désuétude.

La badauderie parisienne me paraît s'être émue outre mesure de la prochaine prise de possession du rond-point des Champs-Élysées par une ligne de tramway à traction mécanique.

Cette ligne était depuis longtemps projetée; elle avait été soumise aux enquêtes interminables et tutélaires dont nos lois empêchent toute entreprise d'utilité publique. Et cependant c'est seulement lorsque les rails des deux tronçons, lentement posés, n'ont plus eu besoin, pour se rejoindre, que d'entamer le sol sacré des Champs-Élysées, c'est alors que les conseillers municipaux du quartier, interpellés par leurs électeurs, ont songé à réclamer contre un tracé qu'ils avaient probablement voté.

Il est évident qu'en coupant perpendiculairement, par une voie destinée à donner

passage à de dangereux et disgracieux véhicules l'avenue des Champs-Élysées, les politiciens de l'Hôtel de Ville ont instinctivement obéi à une inspiration de ce panmuffisme qui trouve une suprême jouissance à déparer ce qui est beau et à salir ce qui est propre : c'est ce même instinct qui pousse le maçon, tout blanc de plâtre, contre le monsieur qui passe à côté de lui avec un « pannetot » neuf. Ce sont là les fruits d'un régime auquel le Parisien, qui ne sait pas voter, doit se résigner.

D'ailleurs l'introduction, dans l'avenue des Champs-Élysées, des bruyants tramways n'aura-t-elle pas été préparée par l'intense circulation des bicyclettes et surtout par celle des automobiles de tous modèles, aussi tapageuses et plus dangereuses encore que le tramway à qui, du moins, les zigzags et les tergiversations sont interdits par sa nature même. Il faut bien en prendre son parti : le progrès, qui enlaidit tout et qui n'hésite pas à sacrifier les jouissances esthétiques des riches et des délicats pour multiplier les commodités de la foule, imposera bien d'autres servitudes à notre plus élégante promenade, et nos petits enfants, qui traverseront, dans des véhicules encore inédits, que nous ne soupçonnons pas, nos Champs-Élysées, hausseront les épaules lorsqu'ils reliront le récit de nos doléances.

Pendant que les poseurs de rails continuent imperturbablement leur œuvre au rond-point des Champs-Élysées, les ingénieurs et les architectes de l'Exposition de 1900 mènent la leur avec un redoutable entrain et surtout avec le plus profond mépris de leurs engagements. Ils ne devaient pas, annonçaient-ils mielleusement, enlever plus d'une



centaine d'arbres; aujourd'hui ils en avouent cinq cents, que l'on promène à travers Paris pour les exiler dans quelque square faubourien, malheureux voués au trépas, sem-

blables à ces moribonds que l'on trimballe d'hôpital en hôpital; on avait garanti à la Société des Artistes français et au Concours hippique la jouissance du Palais de l'Industrie jusqu'en 1898, et voilà que déjà toute une aile en est démolie et que la plaie béante, grossièrement bouchée avec des planches et des toiles, donne déjà, à ce vieux logis des réjouissances parisiennes, l'aspect d'une ruine; des tombereaux sur lesquels l'entrepreneur a fait peindre triomphalement l'inscription : « Démolition du Palais de l'Industrie » emportent par les rues, frises, chapiteaux, bas-reliefs et moellons. Le Cours la Reine, qui suivant les mêmes promesses devait être respecté, est envahi par les chantiers et la voie des tramways du quai va être déplacée et accolée à l'allée des cavaliers, sans aucun souci des accidents qui pourront en résulter.

Le Concours hippique s'est senti et le Salon se ressentira de cette situation : le public, essentiellement maniaque, éprouve une certaine répugnance à entrer dans une maison où l'on déménage et que l'on démolit. Il y a cependant eu de belles journées au Concours hip-



Ayuntamiento de Madrid

pique, de brillants cavaliers et surtout de bien mirifiques chapeaux : ça monte, ça monte, en dépit des clameurs masculines, ou peut-être à cause d'elles, jusqu'au jour où, par suite d'un soudain mot d'ordre, ça descendra, ça descendra jusqu'à retomber à la minuscule capote et à la toque basse d'il y a vingt ans.

La nuit du 27 au 28 février a dû être plutôt pénible pour ce fantoche femelle qui s'intitulait reine de Madagascar, reine d'un pays qui nous appartenait et que nous avons dû cependant conquérir à nouveau en sacrifiant de nombreux millions et huit ou dix mille soldats. Le général Galiéni, dont le nom répand un certain parfum corse, a dû certainement lire la Correspondance de Napoléon I^{er}, car l'enlèvement de Ranavalona a été accompli avec une véritable maîtrise : à 8 h. 30, soir, — heure militaire, — un aide de camp du général est venu, dans une attitude panachée de respect et de fermeté, inviter la reine à faire ses malles ; à 1 h. 45, matin, elle était installée dans une filanzane et partait pour Tamatave, où un bâtiment de guerre l'attendait, sous vapeur. Immédiatement embarquée avec sa suite, elle a été transportée à l'île de la Réunion. C'était par là qu'on aurait dû commencer, et l'on eût ainsi évité bien des désastres, épargné bien des existences. Il ne reste plus maintenant au général Galiéni qu'à appliquer les mêmes procédés sommaires, qu'autorise le droit de



le mouvement » ; les jeunes vicaires font de la bicyclette, et au besoin on aurait eu la ressource de télégraphier à Rome !

Cet alinéa pourrait être intitulé : « Les saletés du mois », car ce mars nous en a exhibé quelques scandales sur lesquels je ne m'appesantirai pas, mais qu'un chroniqueur consciencieux ne peut cependant passer sous silence. Les débats publics, en cour d'assises, de l'affaire des docteurs Boisleux et La Jarrige ont soulevé le voile des cliniques mystérieuses vers lesquelles une étrange perversité pousse aujourd'hui d'innombrables femmes : nous les avons vu défiler devant les juges et devant le jury, montrant, dans leur déposition, leurs plaies secrètes, racontant leurs infirmités avec une impudeur inconsciente à travers laquelle on aperçoit le but suprême : ne pas être mère. Et n'est-ce pas une preuve de la manifeste déchéance de notre race que de voir, dans toutes les classes de la société, la femme livrer son corps au chirurgien, risquer l'infirmité ou même sa vie pour se soustraire au premier et au plus beau de ses devoirs ?

Les deux docteurs ont été condamnés par le jury qui a sans doute voulu faire un exemple, mais c'était dans la salle, plutôt que sur le banc d'infamie que se trouvaient les vrais coupables.

Nous avons eu aussi une vieille saleté, qui est remontée sur l'eau, comme font les charognes de chiens et de chats noyés. Les nouvelles révélations d'Arton, appuyées par des documents décisifs, ont mis encore une fois la justice en mouvement, et le public a pu croire un instant qu'il allait enfin voir publier la fameuse liste des 104. Ça été un terrible émoi dans le monde des barbotteurs parlementaires, les uns s'effondrant sous l'accusation, les autres tenant crânement tête à l'orage. Nous verrons si Thémis réussira à tirer la Vérité de son puits.

Puis est venue la saleté gaie : la scène, qui semble imaginée par Hennequin, de l'épouse Rigo venue de son pays de Tsiganie pour faire constater par un commissaire de police le flagrant délit de son époux basané, avec la créature exquise, faite de lis et de roses, qui fut la princesse de Caraman-Chimay. Les coupables ont pris la chose gaiement, mais ils ont, aussi, pris le train pour Berlin, se souciant peu de comparaître devant monsieur le juge d'instruction.

Ce qui n'est pas non plus ni très propre, ni très édifiant, c'est le crime de ce gardien de la paix, assassin de sa femme. Cet individu, que la Compagnie des Omnibus n'avait pas voulu garder comme palefrenier, à cause, sans doute, de sa brutalité envers les bêtes, avait été jugé apte à la protection des citoyens et au maintien de l'ordre ; il était peut-être même noté comme « bon agent, énergique », et avant de tuer sa femme, il avait dû se faire la main sur les paisibles bourgeois qui n'obtempéraient pas assez docilement à son « circulez ! »

Je ne parlerai qu'avec circonspection du duel Pini-Thomeguex, ce dernier personnage étant de ceux qui ne se laissent pas marcher sur le pied. Cette rencontre entre deux maîtres de la pointe avait fortement surexcité le monde de l'escrime : ce n'a pas été, à proprement parler,



un duel, mais un assaut à épées démouchetées, assaut qu'un nombreux public honorait de sa présence et qui a fourni une pâture abondante aux photographes professionnels ou amateurs. Tout-Paris était à Saint-Ouen, ce jour-là, il ne manquait que les gendarmes !

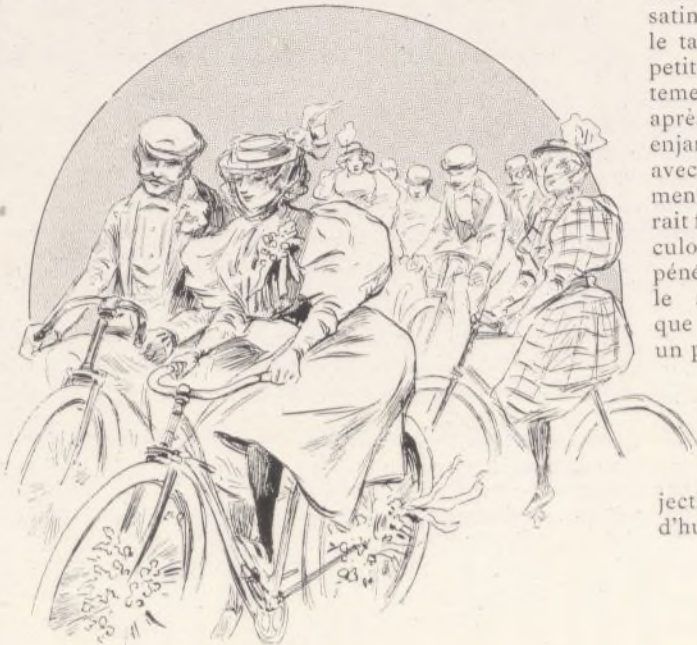
Yvette Guilbert a terminé son annuelle tournée en Amérique. Elle a retrouvé, à la Scala, son fidèle et idolâtré public. La divette a tenté

conquête, à tous les missionnaires protestants étrangers, marchands de Bibles, de cotonnades et de « Worcester sauce » qui pullulent dans le pays et sont nos plus dangereux ennemis.

Les journaux de Marseille ont raconté dernièrement qu'un jeune couple s'était rendu à bicyclette à la mairie pour y remplir les formalités du mariage ; on n'a pas dit si, en sortant de l'édifice municipal, les conjoints s'étaient rendus à l'église « dans le même appareil ».

C'eût été logique cependant et, surtout, piquant. Au lieu du classique tableau de la jeune vierge émue, descendant de son carrosse, montant lentement les degrés de l'église puis s'avançant solennellement, les yeux baissés, vers l'autel, aux sons d'une marche religieuse, avec sa longue traîne de satin ivoire glissant sur le tapis, on aurait vu la petite femme, sautant lestement de sa machine, après un hardi virage, enjambant les degrés et, avec de jolis balancements de hanches qu'aurait fait valoir sa bouffante culotte de satin blanc, pénétrant hardiment dans le sanctuaire, pendant que l'orgue aurait joué un pas redoublé.

Le clergé aurait peut-être manifesté quelque étonnement et même soulevé quelques objections ; mais, aujourd'hui, le clergé est « dans





d'élargir son genre, en interprétant une œuvre de forme nouvelle : *Pessimisme* est une sorte de défilé de projections d'après des aquarelles de Ferdinand Bac, symbolisant les ridicules du jour ; au fur et à mesure que les tableaux se succèdent, Yvette, nonchalamment étendue dans un fauteuil, les commente en des couplets dus à la plume alerte de Redelsperger. L'idée est fort ingénieuse, trop ingénieuse peut-être, car elle m'a paru dérouter un peu les spectateurs.

Le Gymnase tient, je crois, un succès avec la *Carrière*, d'Abel Hermant, qui nous y montre le monde diplomatique, ceux de « la carrière », comme se dénomment entre eux les membres de cette élite. C'est une satire, ou plutôt une critique de la futilité de ce monde dont la fausse correction voile d'assez mauvaises mœurs. La pièce contient nombre d'amusants tableaux assaisonnés de mots piquants ; la forme littéraire en est très soignée et quelque peu précieuse, mais il ne faut pas s'en plaindre.

« Sonnet que me veux-tu ? » s'exclamait un sage en un temps où sévissait cette forme poétique. « Petits Salons, petits théâtres, petites chapelles, que me voulez-vous ? » pourrait aussi s'écrier le chroniqueur d'aujourd'hui. N'est-ce pas la révélation d'un état d'âme particulier que ces installations quasi-mystérieuses d'expositions, dans des locaux restreints, où l'on ne pénètre qu'au moyen de certains mots de passe, d'où le gros public — le public de bon sens — est exclu ?

Au fond, la plupart de ces expositions chez Durand-Ruel, chez Georges Petit, à la Bodinière et autres lieux, ne sont qu'une continuation du fameux *Salon des Refusés* que Napoléon III, avec sa malicieuse bonhomie, avait fait installer à la suite du Salon officiel des Champs-Élysées.

Il n'en va pas de même aujourd'hui, et l'on voit bien que nous ne sommes plus sous le règne du tyran ! Le jury de la Société des Artistes français a déployé, cette année, une rigueur insolite ; il a refusé, refusé, tant et si bien que, malgré les réductions imposées par la démolition partielle du Palais de l'Industrie, il s'est trouvé à court de tableaux et a dû se résigner à un généreux repêchage. Je ne m'en plaindrai pas, assurément, car, parmi les refusés d'aujourd'hui, n'en est-il pas plus d'un qui sera le médaillé de demain ?

J'ai parlé du Salon des Refusés de l'Empire et je le retrouve, sous la République, installé officiellement au musée du Luxembourg. Caillebotte, peintre impressionniste et collectionneur d'œuvres de ses congénères, a légué à l'État toute une série de tableaux et de dessins que celui-ci a fini par

accepter après de longues hésitations et malgré les protestations de l'Académie des Beaux-Arts.

Et les membres de cette Académie, que les jeunes gens tumultueux et talentueux qualifient volontiers de bonzes, adonnés au style pompier, n'ont pas tort de protester. Puisque nous avons, en France, un art officiel, puisque les peintres sont, après les militaires, les citoyens les plus hiérarchisés qu'on puisse imaginer et que tous ils ont droit, au fur et à mesure que leur pousse la barbe, à une troisième, à une seconde, à une première médaille, complétée, l'année suivante, par la croix de chevalier suivie de près par la médaille d'honneur que complète, lorsqu'arrive la fâcheuse calvitie et l'affaiblissement physique, la rosette d'officier ; dans ces conditions, n'est-il pas logique que l'art lui-même soit réglementé et qu'il y ait une peinture d'État, à l'usage des peintres fonctionnaires ? Et cette peinture ne doit-elle pas être rigoureusement sage, conforme aux grands principes et exclusive de toute fantaisie et de toute hardiesse ?

Le public semble, d'ailleurs, partager l'opinion des sages de l'Institut et, sauf quelques artistes à feutres mous et à chapeaux à bords plats, qui font, avec de grands gestes, foule devant les toiles diaprées des maîtres impressionnistes, les visiteurs évitent la salle Caillebotte, que le gardien leur indique à regret et d'un geste dédaigneux.

L'explorateur Nansen est dans nos murs. Le Paris intellectuel et savant lui a fait une réception presque solennelle, et le *Figaro*, en lui ouvrant ses salles de fête, lui a permis de serrer la main des nombreux admirateurs qu'il compte dans le monde de la science et des lettres. Et c'est l'homme lui-même que l'on admire, plutôt que son entreprise, dont l'utilité reste douteuse : mais comment ne pas s'éprendre d'un vif intérêt pour un tel être, véritable phénomène d'endurance physique, d'énergie morale et d'opiniâtre volonté, symbolisant si pleinement les races du Nord, dures comme leurs rochers et leurs glaces.

Quelques semaines après la fermeture du Chat Noir, Henri Pille mourait, puis c'était Jules Jouy ou plutôt son pauvre corps qui allait rejoindre son âme macabre depuis longtemps évanouie ; et le jour où l'on enterrait le chansonnier, Rodolphe Salis lui-même succombait. C'est donc fini, bien fini. Mais le cabaretier gentilhomme laisse derrière lui le souvenir légendaire d'une véritable école dont il fut le promoteur et qui a imposé sa marque à la production artistique et littéraire de ces quinze dernières années. Ce n'est pas, assurément, un art bien relevé que celui qui se pratiquait au Chat Noir, mais il avait au moins une qualité : le souverain mépris du poncif et la haine féroce du philistin... ce qui n'empêchait pas le philistin de venir chez Salis et de s'y délecter aux hyperboliques impertinences dont on l'abreuvait.

LUTÉCIUS.



Les Livres

Le troisième volume du *Mémorial de J. de Norvins* vient de paraître chez Plon et Nourrit. Quiconque a lu les deux premiers tomes regrettera certainement que celui-ci soit le dernier et s'arrête à l'année 1811, après avoir raconté l'expédition de Saint-Domingue, les étonnantes mises en scène de la cour de Jérôme, roi de Westphalie, le second mariage de Napoléon. Ce mémorial est assurément un des recueils les plus vivants et les plus spirituellement écrits que nous possédions sur cette époque napoléonienne, tant racontée cependant !

M. le comte Murat, ancien diplomate, ancien député, petit-neveu du roi de Naples, apporte sa contribution à l'histoire si dramatique, mélange d'héroïsme invraisemblable et d'impardonnables faiblesses de Joachim Murat. Le comte Murat n'a pas écrit la vie entière de Murat : il en a pris un des côtés, celui de sa mission en Espagne, au milieu des intrigues, des politiques, des étonnantes aventures de Charles VI et de son ministre favori le prince de la Paix. Le volume,

intitulé : *Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne*, est précédé d'une introduction sur la vie de Murat, depuis sa naissance jusqu'à l'expédition d'Espagne. Le comte Murat l'a écrite avec toute l'exactitude que l'on exige aujourd'hui de l'historien : il y a mis, en plus, la mesure et l'élégance du style.

Il y a, chez M. Henri Pagat, l'étoffe d'un pamphlétaire de haute envergure, et je m'étonne qu'il n'ait pas abordé les grands rôles du journalisme, comme le pratiquent Drumont et Paul de Cassagnac. Dans *Les Funérailles de l'Argent*, il a dessiné d'un trait sûr, puissamment caricatural et parfois dramatique, les inepties du collectivisme et l'application hypothétique d'un décret, rendu par les représentants du peuple souverain, et ainsi conçu : « Article premier. Toute propriété individuelle, mobilière et immobilière, est abolie. — Art. 2. L'État se charge de pourvoir aux besoins de chaque citoyen. — Art. 3. Chaque citoyen doit son travail à l'État. » M. Pagat nous donne le tableau du bouleversement causé par ce décret dans une petite ville de province, et il a trouvé des scènes du plus haut et du plus vrai comique.

Il serait à souhaiter que le volume du vicomte de Spoelberch, la *Véritable histoire de « Elle et Lui »* formât l'épilogue de l'interminable cancanage auquel ont donné lieu, naguère et aujourd'hui, les amours

plus, cérébraux que sincères de George Sand et d'Alfred de Musset. Quoiqu'il se soit appliqué à se maintenir dans une absolue impartialité, M. de Spœlberch juge la cause en faveur de la femme, sur quoi nous ne saurions le blâmer. Inutile de dire que cette « véritable histoire » est impeccablement documentée, le nom de l'auteur impliquant l'absolue exactitude de ses renseignements.

Un long séjour sur le stationnaire qui garde l'embouchure de la Bidassoa, fut sans doute le point de départ du nouveau roman de M. Pierre Loti, *Ramantcho*, qui a le pays basque pour théâtre. Nous y trouvons d'autres personnages et d'autres tonalités que ceux auxquels s'est longtemps plu Pierre Loti; mais la main qui les dépeint est toujours la même, avec sa sûreté de touche, son élégance de contours, sa magie de coloration. L'œuvre est éditée par Calmann-Lévy, qui a fait paraître presque simultanément le sixième volume des œuvres complètes in-8° du même auteur, comprenant : Fantôme d'Orient, Matelot, L'Exilée.

Dans sa « Petite bibliothèque littéraire », d'un format et d'une impression si commodes et tant appréciée des bibliophiles, Alphonse Lemerre vient d'éditer, en deux volumes, le *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier. L'auteur, aussi bien que l'éditeur, peuvent se passer d'éloges; il nous suffit de signaler cette publication.

Le *Tailleur*, de Ferdinand Fabre, édité naguère avec des illustrations par le *Figaro*, paraît aujourd'hui dans la bibliothèque Charpentier. Publication opportune, puisque dans quelques jours l'Académie aura à se prononcer sur l'admission de cet excellent écrivain, pur lettré, profondément français et qui ne doit rien ni à la politique, ni à la mode, ni à l'intrigue.

Certains écrivains du xve siècle avaient imaginé un langage secret nommé « jargon », dans lequel, tout en conservant les vocables de la langue française, ils leur donnaient une signification différente de celle que le vulgaire leur attribue. La lecture de ce fatras était, naturellement, inintelligible pour tous autres que les initiés. M. Stéphane Mallarmé semble s'être appliqué à une œuvre analogue, mais ses procédés ne sont pas analogues à ceux du xve siècle. Ce n'est pas le vocabulaire qu'il pervertit : c'est la syntaxe; il construit ses phrases suivant une architecture particulière et personnelle qui correspond peut-être à la disposition très originale de ses circonvolutions cérébrales; il y a une clef, évidemment, et elle n'est même pas difficile à découvrir, et c'est sans doute la recherche de cette clef qui a fait la vogue relative de ce volume des *Divagations*, sur la couverture duquel je lis avec étonnement : « Deuxième mille ». Deux mille exemplaires, c'est-à-dire peut-être dix mille lecteurs. « Les pauvres ! » comme on dit dans le Midi. Et quels seraient l'étonnement et la désillusion des dix mille lecteurs de M. Mallarmé s'ils le rencontraient dans un omnibus, demandant très simplement dans un clair langage : « Donnez-moi, s'il vous plaît, une correspondance pour Batignolles-Clichy ». Les *Divagations* sont éditées dans la bibliothèque Charpentier, que dirige seul aujourd'hui Eugène Fasquelle.

Très émouvant, très tendre et, au fond, très cruel, le roman de René Maizeroy, *Joujou*, édité par Ollendorf. *Joujou* est un pauvre enfant, infirme, grandissant côte à côte avec une fillette qui compatit à sa misère physique; mais la fillette devient une belle jeune fille, à qui ne suffit plus le rôle de sœur de charité; elle épouse un beau militaire — naturellement, et Joujou en meurt. Tout ce drame intime est mené, par l'auteur, avec un art des nuances qui fait de son livre une œuvre maîtresse.

Acquitté, le nouveau roman que M. Charles Buet vient de publier chez Ollendorf, est à la fois une thèse sociale et un émouvant récit dramatique. Ecrite d'une plume alerte, d'un ton très parisien, avec des péripéties inattendues, et, à chaque instant, des scènes d'une réelle puissance dramatique, l'œuvre de M. Charles Buet mérite d'être lue.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve des gerçures, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES par Rouen Dieppe et Newhaven.

(Voie la plus économique).

(DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES (DIMANCHES COMPRIS).)

Départs de Paris Saint-Lazare : 10 h. matin et 9 h. soir. — Arrivées à Londres : London-Bridge, 7 h. soir et 7 h. 40 matin; Victoria, 7 h. soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres : London-Bridge, 10 h. matin et 9 h. soir; Victoria, 10 h. mat. et 8 h. 50 soir. — Arrivées à Paris Saint-Lazare : 7 h. soir et 8 h. matin.

Billets simples (valables pendant 7 jours) : 1^{re} classe, 43 fr. 25. — 2^e classe, 32 fr. — 3^e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour (valables pendant un mois) : 1^{re} classe, 72 fr. 75. — 2^e classe, 52 fr. 75. — 3^e classe, 41 fr. 50.

Des voitures à couloir (w. c. toilette, etc.), sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.

Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VACANCES DE PAQUES

A l'occasion des Vacances de Pâques, les billets d'aller et retour délivrés du 10 au 27 avril inclusivement seront tous valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 28 avril.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

FÊTES DE PAQUES A MADRID

A l'occasion des cérémonies de la Semaine Sainte et des Fêtes de Pâques, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec les Compagnies du Midi de la France et du Nord de l'Espagne, délivrera, du 7 au 17 avril, au départ des gares de Paris, Orléans, Le Mans, Tours, Poitiers, Saincaize, Bourges, Châteauroux, Moulins (Allier), Gannat, Montluçon, Limoges et Clermont-Ferrand, des billets aller et retour de 1^{re} classe pour Madrid, au prix réduit et uniforme de 200 francs, avec

Ce mois bibliographique m'apporte de nombreuses « tranches de vie » qui se superposent sur mon bureau. « Les lois imposées au romancier par les diverses esthétiques se ramènent en définitive à une seule : « donner une impression personnelle de la vie. » Axiome imprudemment formulé par Paul Bourget et qui incite nombre de gens à raconter, très sincèrement d'ailleurs, des événements parfaitement insignifiants pour le public, mais qui leur semblent de la plus haute importance parce qu'ils en ont été les témoins ou les acteurs : ils croient accomplir un sacerdoce en apportant à la littérature contemporaine une « contribution documentée ».

C'est ainsi que M. Martin-Videau, dans *Les Amours de Jean Seuguin*, nous décrit les peines de cœur d'un facteur rural. Cette catégorie de modestes et utiles fonctionnaires est assurément fort intéressante, mais leurs amours, si respectables qu'elles soient, ne peuvent présenter qu'un intérêt médiocre, car ils n'ont pas le temps d'aimer, et les exigences du service ne leur en laissent pas le loisir. — Tranches de vie aussi, les *Hobereaux*, de M. Louis Trottignon, minutieuse description de passions puériles, de haines mesquines et de snobisme provincial.

L'année de *Clarisse*, de M. Paul Adam, est une année mal employée et je ne donnerai pas cette demoiselle comme un modèle de fidélité : il est fâcheux de voir un lettré aussi délicat que M. Paul Adam s'attarder à la description des expériences physiologiques d'une personne à bandeaux plats, expériences qui n'ont même pas l'excuse de la sensualité.

M. J. Marni continue sa cruelle série consacrée à la psychologie des mauvaises femmes : après *Comme elles nous lâchent*, *Comme elles nous aiment*, *Amour coupable*, il était logique qu'il nous décrivît *Les Enfants qu'elles ont*. Et ces enfants ne valent pas mieux que leurs mères. Au risque de me faire traiter de critique prudhommesque, je n'hésite pas à dire que ce sont là de mauvais livres : la peinture des vices d'une société ne corrige pas les viciés, mais elle constitue un excellent bouillon de culture pour les perversités latentes, surtout lorsque le peintre témoigne d'une certaine sympathie pour la « rosserie » de ses modèles.

De style jeune, alerte et militaire, *En Smaala*, de Michel Antar, donne d'intéressants tableaux et de curieux détails sur la vie de l'officier au désert et sur l'organisation de la smaala algérienne, composée de soldats indigènes mariés et auxquels sont accordés des lopins de terre qu'ils font cultiver.

Dans *Monsieur de Belle-Humeur*, édité par Ollendorf, M. Ch. Foley nous montre un cœur de jeune fille partagé entre l'influence de l'argent et celle de l'intelligence. Mais rassurez-vous, il n'y a point de psychologie — apparente du moins — dans tout ce roman, qui a le bon goût de ne pas mentir à son titre.

Jean de la Brète vient de faire paraître, chez Plon, un nouveau roman, très moderne, très émouvant, très neuf, intitulé : *L'Esprit souffle où il veut*.

Le numéro d'avril des *Maîtres de l'Affiche* contient pour la première fois des spécimens de l'art allemand, qui se dégage lui aussi de ses influences classiques; ce sont les affiches de Sattler pour la revue *Pan*, et d'Otto Fischer pour l'*Exposition de Dresde*. On admirera en même temps, dans cette attrayante livraison, le *Jardin de Paris*, de Chéret, et la belle composition d'Hugo d'Alési pour le *Centenaire de la Lithographie*.

Les Programmes illustrés, édités par Per-Lamm (Librairie Nilsson), complètent, sans lui faire concurrence, la publication de M. Chaix. On y retrouve des fac-similés de programmes, de menus, d'affiches à la main, très habilement exécutés et tirés par l'imprimeur Draeger.

T.G.

faculté d'arrêt : en France, à Bordeaux, à Bayonne et à Hendaye; et, en Espagne, à tous les points du parcours.

Ces billets seront valables pendant 20 jours, à partir du jour du départ, et donneront aux voyageurs la faculté de prendre les trains de luxe Sud-Express, à la condition de payer, en outre du prix ci-dessus, le supplément complet, c'est-à-dire 50 0/0 du prix des billets à plein tarif.

LE FIGARO-SALON DE 1897

PAR PHILIPPE GILLE

Plus de 100 Reproductions en Phototypogravure auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42x64) des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

UN FASCICULE : 2 FR. — FRANCO 2 FR. 30.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le *Figaro Illustré* sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège, ainsi que les reproductions des illustrations, lesquelles sont sa propriété exclusive.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



LE VERGLAS

Un matin — de l'année dernière, si vous le voulez bien — comme Vincent Cestas s'installait devant une toile inachevée, son domestique entra dans l'atelier, enleva les restes d'un déjeuner et déposa avec discrétion sur une petite table le courrier du jeune maître.

Distraitement, tout en préparant sur la palette un ton de chair destiné à rehausser les carnations nacrées de la femme qui s'animait sous son pinceau, Cestas jeta les yeux sur l'amas de lettres de toutes grandeurs qui tentait si peu sa curiosité. D'un coup d'œil il distingua deux ou trois faire-part de mariage, un de deuil, une demi-douzaine de convocations de comités, de diners mensuels, une collection de journaux et de revues, et un certain nombre de lettres recommandées, écrites sur du papier blafard et dont les petites écritures rabougries et connues révélaient invariablement à Cestas les demandes d'argent qu'elles contenaient.

Sans interrompre son travail pour lire la correspondance matinale, Cestas leva son pinceau et commença à effleurer avec amour l'épaule nue du portrait; puis, brusquement, se ravisant, il posa sa palette, saisit un journal, le déplia fièvreusement et chercha l'article intitulé : « A l'Institut »... Mais ce mouvement avait dérangé une grande enveloppe satinée, mince, longue, délicieusement mauve, chiffée d'un Z et d'un M en argent et qui s'en vint tomber aux pieds de Cestas avec un bruit discret. Il la ramassa et s'exclama aussitôt avec humeur : « Cré chien ! qu'elle est embêtante, la voilà qui vient me demander de remettre sa séance ».

Pourtant il se radoucit en lisant ces lignes tracées d'une écriture fine et très lisible :

« Cher maître,

« Me ferez-vous l'immense plaisir de dîner demain soir chez moi ? Vous trouveriez Natel, Couraud-Guibert, Alex, Belvens et Henri Denoux. Cela vous va-t-il ? En ce cas, envoyez-moi un bleu, car ce dîner s'organise à la vapeur.

« Bien cordialement à vous.

« Zébra MONTAL. »

Si ça lui allait !... Evidemment, d'un côté, ça lui allait beaucoup, car il venait de lire le résultat de classement de la section de Peinture à l'Institut, et ce vieux ramolli de Budois lui était passé sur le corps avec une voix de majorité. Cestas avait été déjà averti de la fâcheuse nouvelle, la veille au soir, par son ami Verdier, et c'est bien ce qui le mettait de si mauvaise humeur ce matin de janvier.

Or, s'il dinait le lendemain avec Henri Denoux, Couraud-Guibert et Belvens, tous trois puissances de l'Institut, peut-être pourrait-il se rendre compte de la désertion des uns, de l'appui des autres et, l'élection n'ayant lieu que dans cinq jours, rattrapper les deux voix qui lui échappaient. En tous les cas, il était bon de se montrer, de reconnaître le terrain, et de paraître confiant.

Oui... ça lui allait beaucoup...

D'un autre côté...

Il n'eut pas le temps d'aller plus loin dans ses réflexions, car la portière fut soulevée et Verdier entra très vite :

« Je t'apporte de bonnes nouvelles, mon cher, dit-il en tapant sur l'épaule de son ami. Cette malheureuse voix de majorité acquise à Budois vient de ce que Velsart, Cruvier et Fenix n'ont pas pris part au vote; tous trois grippés, impotents... mais, sois tranquille, je sors de chez eux : ils seront sur pieds demain et tu passeras samedi, haut la main. »

Mais Cestas restait perplexe; enfin, il hasarda :

« J'ai l'occasion de dîner demain avec Denoux, Couraud et plusieurs autres. Ce ne serait pas mauvais de causer avec eux, et... »

Mais Verdier ne le laissa pas achever :

« Veux-tu que je te dise où tu dînes demain ? où tu voudrais dîner, du moins, car j'espère que tu te rendras à mes raisons... C'est chez cette gueuse de Montal. Ah ! elle est très forte, elle a saisi le côté faible, cette fois : inventer ce dîner entre la séance de classement et la séance de vote. Ah ! elle est fine, la mâtine... »

Cestas, imperturbable, suivait son idée : « Elle m'offre une excellente occasion de causer à la dernière heure avec Couraud-Guibert, qui est le chef de file de toute la bande, et Denoux, qui donne le ton à la section de musique. Je me méfie beaucoup des manœuvres souterraines de Budois.

— Mais, triple mule, s'écria Verdier, puisque je te dis que Cruvier, Velsart, Fenix, c'est-à-dire tes partisans, tes dévoués, manquaient... Ils seront pour toi, ils viennent encore de me le jurer... Allons, voyons, comment admetts-tu que Budois te passe sur le corps, surtout en ce moment, après tes deux portraits du Cercle ?... »

— C'est égal », objecta timidement Cestas.

L'autre ne lui donna pas le temps de parler et lui dit rudement : « Dis que ça t'amuse d'aller là, et n'en parlons plus. »

« Mais non, ça ne m'amuse pas », affirma Cestas avec énergie.

« Alors, n'y va pas ! » hurla Verdier hors de lui. « Pourquoi

as-tu résisté jusqu'ici à cette rosse ? Pourquoi as-tu refusé le réveillon à l'Américaine ?... Parce que tu connaissais les histoires de cette cabotine, parce que tu savais qu'il les lui avait fallu tous : peintres, sculpteurs, portraitistes, débutants ou académiciens qui avaient eu l'insigne honneur de représenter ses grâces. Soit par caprice, soit par esprit d'économie, elle s'est amourachée de chacun. Tous y sont passés ! tous dévastés, pillés, et... bien entendu pas payés, car on ne reçoit pas d'argent de la femme dont on a profité...

— As-tu fini ? cria Cestas furieux.

— Non, je n'ai pas fini. Tu te rappelles l'histoire de ce pauvre Simieux ?... Ça été le dernier tondue. Elle t'opéra comme elle l'a opéré, après un joyeux souper composé d'une bande de gueuses, ses acolytes... Seulement, toi, comme tu es un homme sérieux, elle te prend par le côté sérieux et utilitaire de la vie. Elle te fait travailler comme elle le faisait travailler... Était-il assez joli, ce pastel qu'elle lui avait commandé ? Était-ce assez délicat, charmant, exquis ? Le prix convenu avait été de trois mille francs — comme il l'est avec toi de huit mille. Ah ! bien oui ! Elle l'a payé en l'invitant chez elle, à la campagne ; elle l'a gardé un mois — juste le temps de le tuer, — elle a trouvé le moyen de lui extorquer encore une foule de paysages, d'études..., autant de petits chefs-d'œuvre... Le pauvre attendait toujours le chèque destiné à payer les termes, le médecin, le pharmacien de l'année précédente. Au bout d'un mois de ce régime, comme il trainait encore un peu, mais qu'il n'était plus



bon à rien, elle le renvoya. Il était à toute extrémité, il ne passa pas l'année... Et toi, mon cher, tu ne passeras pas l'été, si tu mets le pied rue Ampère.

— Vas-tu me comparer à ce fantôme de Simieux ? » interrompit violemment Cestas. Et ce disant, il cambra sa taille et asséna deux coups de poing sur son puissant thorax.

« Pas tout à fait, tu ne mourras pas, mon vieux, mais tu resteras gaga.

— Mais je te dis que je me soucie de Montal comme d'une guigne.

— Possible, mais elle se soucie beaucoup de toi, et surtout de tes deniers ; elle trouve cela dur, huit mille francs, surtout quand elle peut avoir son portrait pour rien.

— Ah ! sur la tête de ma mère ! dit Cestas en frappant du

pied, elle me paiera jusqu'au dernier centime. Je t'en donne ma jambe à couper.

— Evidemment, dit Verdier railleur, tu n'as qu'à rester chez toi et à lui envoyer un huissier dans trois mois.

— Que je reste chez moi ou que je n'y reste pas, je serai payé.

— Ça, c'est une autre affaire, car ce serait la première fois qu'elle paierait ses dettes. Veux-tu que je te dise ton fait ? ajouta Verdier en regardant Vincent dans le blanc des yeux. Tu te dis : « C'est une femme très dangereuse ; si je lui résistais, elle me desservirait, car elle a de l'influence sur tous ces hommes ; elle m'offre un marché ; j'y perdrais trop en le repoussant. »

— Dis tout de suite que je suis capon...

— C'est passager, mais tu as peur... tu canes... c'est l'habit vert qui te rend comme ça... Jusqu'où la passion peut-elle faire aller !

— Fiche-moi la paix !...

— Tout de suite ; mais rappelle-toi ce que te dit ton vieux Verdier... Si tu y vas, tu es flambé...

— Bien, bien, nous verrons cela », grommela Cestas, et il serra la main de son ami, qui disparut derrière la lourde tapisserie.

Resté seul, Cestas, exaspéré de la virulente apostrophe et des phrases haineuses de son ami, arpenta à grands pas l'atelier pendant quelques instants ; puis il finit par se calmer, s'attendrit, murmura deux ou trois fois : « Bon chien fidèle ! » et s'en vint griller une cigarette sur un sofa, juste en face le portrait commencé. Il envoyait de petites bouffées de fumée vers la toile, soit distraitemment, soit volontairement, afin d'établir un léger obstacle entre la jeune femme et lui, soit plutôt, peut-être, pour échapper à ce regard qui le gênait, le devinait, le pénétrait... Mais toujours la fumée se dissipait et l'adorable figure sortait de ses voiles, enveloppant Cestas du charme irrésistible qui se dégageait d'elle, le fascinant, l'appelant.

Elle était représentée assise sur un divan Empire, dans une pose souple et abandonnée, le dos appuyé à des coussins de couleur sombre et rougeâtre ; la main soutenait le front pâle — un front bas — encadré de bandeaux noirs, plats, infiniment souples et brillants et qui se détendaient vers les tempes avec un mouvement imperceptible, coquet et charmant. Les yeux noirs, immenses et luisants comme ceux d'un fauve dans la nuit, brillaient, éclairant à eux seuls tout le fond sombre et un peu sanglant du portrait... Les sourcils minces, comme dessinés à la plume, se rejoignaient presque, soulignant encore ce regard étrange, mouillé et troublant... Chose singulière, la bouche railleuse, les lèvres fines et roses ne révélaient aucun symptôme de sensualité. Seules, les ailes du nez droit et mince frémissaient et se dilataient voluptueusement. La poitrine semblait se soulever sous la gaze légère et transparente qui l'enveloppait ; les épaules demi-nues se perdaient dans un délicieux fouillis d'écharpes orientales, un exquis croisement de draperies blanches, légères, vaporeuses, diaphanes... Le peintre avait admirablement rendu ce mélange de candeur et de suprême volupté. Tout cet être vivait, vibrait, appelait l'Amour.

Cestas ne fumait plus, mais la cigarette en ignition, qu'il tenait encore, vint bientôt le rappeler à la réalité, en le brûlant vivement ; alors il la rejeta au loin et s'étendit tout de son long sur son sofa sans quitter des yeux le portrait. Sans s'en douter, il subissait le charme infini qui se dégageait de son œuvre. Si quelqu'un lui eût dit qu'il aimait cette femme, il eût été profondément étonné, fâché même. Non, il la méprisait trop pour l'aimer. Quand elle posait devant lui, le corps abandonné sur les coussins, presque dévêtue, jamais elle n'avait éveillé en lui de desirs : il ne voyait pas la femme ; il regardait et copiait l'admirable modèle. Non, il ne l'aimait pas, mais il était troublé devant cette image parce qu'il était amoureux de son œuvre, parce qu'il était reconnaissant à cette femme de lui fournir l'occasion de mettre dans cette toile toute sa science, toute son émotion, toute son âme, tout son génie, toute son impeccable et incomparable maîtrise. Il s'était surpassé lui-même, et, étendu sur son sofa, il murmurait, attendri : « Je ne ferai jamais mieux que cela. »

Cette bouffée d'orgueil passée, il se ressaisit, regarda la haute pendule, constata qu'il avait perdu une demi-heure de jour, puis relut le billet mauve et retomba dans sa perplexité.

Certes, Verdier avait raison. Zébra Montal était une drôlesse, une entortilleuse, une femme dangereuse. Il était beaucoup plus digne et plus prudent de ne rien lui devoir, ni une truffe, ni un service ; mais, si Cestas était un homme fier, simple et loyal, s'il tenait, d'autre part, autant à sa vie qu'à son habit vert..., il était aussi, il était surtout un grand enfant naïf et curieux. Cette persévérance à l'attaquer l'amusait beaucoup au fond ; l'étrange vanité du mâle qui se sent recherché, désiré, appelé, l'étreignait aussi un peu, lui, l'homme froid ; enfin, il voulait tenir la gageure qu'il sortirait indemne de l'aventure, ne laissant pas même son manteau aux mains de la belle et emportant, au contraire, son bon chèque de huit mille dans la poche de sa culotte brodée. Et comme il était très Basque, c'est-à-dire très orgueilleux,

très tenace et très aventureux, et que sa tête était de fer, il se dirigea vers une table encombrée de papiers, prit un bleu et écrivit :

« Madame et grande artiste,
« Demain, à sept heures et demie, vous pouvez compter sur
« Votre respectueux admirateur.
« Vincent CESTAS. »

Le lendemain, à sept heures vingt-cinq, il sonnait à l'hôtel de la rue Ampère. Zébra, en le voyant entrer, s'écria : « Ah ! voilà mon peintre ! »

« L'élue de demain », ajoutèrent quelques voix.
Cestas, après avoir pris froidement le bout des doigts de Zébra, vint serrer la main à Natel, à Belvens et à Alex.

« Mon cher, lui dit Belvens, laissez-moi vous faire les honneurs des merveilles qui sont ici ; et d'abord, regardez ce cadre. »

Cestas se retourna et resta un instant silencieux, fouillant des yeux le hall splendide qui s'étendait devant lui. Par un jeu de lumières voulu et habilement ménagé, toute la partie inférieure en était à peine éclairée ; il y avait des places presque obscures, des coins qu'abritaient de gigantesques plantes exotiques, d'immenses palmiers ; la lumière filtrait doucement au travers des branches légères et on devinait de mystérieuses retraites, des sortes de chambres indoues, d'alcôves orientales — boudoirs disséminés dans l'immense boudoir. De profonds divans pourvus d'un amphithéâtre de coussins, garnissaient ces antres mystérieux, surélevés presque tous de quelques marches. Puis, brusquement, au-dessus de cet étrange jardin, s'étendait une zone lumineuse : une galerie circulaire courait dans l'éblouissement de la lumière électrique et le hall s'élevait immense, avec ses murs recouverts de riches tentures, d'étoffes précieuses, de vieilles tapisseries.

Près de la monumentale cheminée où se tenait Zébra, les rayons lumineux tombaient d'aplomb sur une surface de quelques mètres, et Zébra était auréolée, nimbée de lumières, le fond sombre de l'autre plan faisant encore ressortir ce coin éclairé. Cela tenait du décor, de la féerie, et Cestas, attentif, le sourcil froncé, l'esprit éveillé, curieux, inquiet, cherchait à sonder cette mystérieuse habitation.

La voix de Belvens vint le tirer de ses réflexions : « Vous êtes connu comme l'ours le plus mal léché de Paris ; agissez donc en ours et suivez-moi. »

Cestas ne demandait pas mieux que d'échapper au tabouret compromettant situé devant Zébra. Quand il était entré, une significative pression de main reçue de la belle en échange de sa froide salutation, l'avait averti de se bien tenir ; il avait vu l'œil de Zébra briller et jamais cette femme ne lui avait paru aussi merveilleusement jolie.

Assise dans sa haute stalle moyen âge, sorte de trône auquel on accédait par une marche, elle se tenait très droite dans son long fourreau de satin blanc, le buste très décolleté, les bras entièrement nus, provocante dans sa radieuse beauté, mais avec ce je ne sais quoi de dédaigneux qui gênait les libertins, imposait aux masses, attirait les hommages de tous et le secret désir de chacun. Des guirlandes d'orchidées légères, délicatement nuancées, couraient sur ces splendeurs neigeuses, soutenaient les épaules sans en cacher les lignes adorables, filaient sur les hanches, se perdaient dans les plis de la traîne ou venaient mourir le long des seins, qu'elles ombrageaient un peu.

Cestas avait vu tout cela en entrant, avec cette puissance, cette concentration de la pensée et des facultés visuelles qu'il possédait à un si haut degré ; certaine particularité de cette radieuse beauté lui avait échappé jusqu'à présent, le préoccupait maintenant, et, tout en suivant Belvens, il murmurait : « Il y a un mouvement dans le cou que je n'ai pas assez accentué » ; et brusquement, comme s'il avait été à l'atelier, le pinceau à la main, il se retourna, mettant sa main au-dessus de ses yeux pour mieux fixer son modèle... Mais il rencontra le regard de Zébra, qui l'avait suivi, et, subitement gêné par ce milieu, dans ce cadre splendide, devant cette femme, il rejoignit vivement Belvens.

Ils montèrent ensemble un large escalier bordé de plantes et longèrent la galerie encombrée de bibelots, de faïences, de vitrines renfermant de vieilles miniatures, de précieux camées, de ces bijoux d'art que Zébra, aidée, conseillée par tous ces hommes éminents, entassait chaque jour chez elle et qui faisaient de sa demeure une des habitations les plus originales et les plus artistiques du Paris artiste.

De-ci de-là, saillaient, sur le fond rougeâtre des tentures, des tableaux de maîtres sortant de leur cadre doré.

Cestas s'absorbait dans la contemplation de ces chefs-d'œuvre ; l'artiste était maintenant seul en jeu. Aussi Vincent retrouvait-il peu à peu son aisance.

Plus loin, la galerie était conquise par les contemporains et les jeunes, et Cestas fit un mouvement involontaire en passant devant un paysage voilé d'un crêpe : c'était la dernière œuvre

de Simieux. Cestas frémissait intérieurement, en songeant à ce que cette demeure recélait de dépouilles opimes ; il allait articuler : « Pauvre Simieux ! », quand une voix de héraut d'armes lança à travers le hall : « Madame est servie ! »

Les deux peintres descendirent très vite et serrèrent la main aux derniers arrivants ; parmi ceux-là se trouvait Radeau, le triomphateur de la veille, le compositeur heureux de *Messaline*, d'*Ivanhoé*, de vingt autres œuvres, celui qui avait eu l'inspiration d'écrire pour Zébra cette *Druidesse* dont tout Paris parlait depuis quinze jours et qui avait valu au maître l'éclatant succès qu'il venait de remporter. C'était la tête forte de la section de musique, et Cestas, d'attitude ordinairement froide et de langage concis, sut trouver des mots charmants pour cet homme influent.

Le repas fut des plus gais. Tous ces hommes étaient amis, camarades ou collègues. On parla d'abord, tout naturellement, du triomphe de Radeau et de Zébra, et ce sujet amena une discussion à propos des costumes de la diva au deuxième acte et au troisième ; c'était Alex qui les avait dessinés ; les uns préféraient celui du deuxième acte, les autres jugeaient celui du troisième plus pittoresque, plus étudié.

« Mon Maître en veut à vos costumes, mon pauvre Alex », dit Zébra en se tournant vers le peintre et en désignant d'un petit coup d'œil le musicien. Elle avait une façon câline de dire « mon Maître » qui fit relever les yeux à Cestas.

« Oui, continua-t-elle en riant, il prétend que mes deux



costumes empêchent le public d'écouter ses deux préludes. » Puis elle laissa aux prises les deux artistes et se tournant vers Cestas, elle lui lança :

« Et vous, mon peintre, qui avez tant étudié cette époque, comment trouvez-vous ma tunique du troisième acte ? »

Vincent, qui mangeait un filet de biche extraordinaire, fut dérangé et troublé ; il balbutia d'un ton froid :

« Hélas ! Madame, je vais fort peu, au théâtre, et j'ai le regret et la honte de vous avouer que je ne vous ai pas encore admirée dans votre magistrale création. »

Puis, comme Zébra le sentait embarrassé et ennuyé, elle n'insista pas et elle se mêla à la conversation générale.

Cestas recommença à savourer lentement son filet de biche ; il ne disait pas un mot, ne perdait pas un coup de dent, ne laissait pas passer un cru.

Resté très sauvage malgré son séjour de plus de vingt ans à

Paris, malgré le frottement de la grande vie, malgré les succès, la renommée, Cestas, d'origine plus que modeste, avait gardé du paysan la prudence timorée et la défiance native; il n'avait jamais pu se défaire d'une timidité extrême, provenant de son manque d'éducation première, timidité qu'il dissimulait sous la brusquerie des manières. Il ne se mêlait jamais à la conversation générale, mais, moins mondain, il subissait mieux que les autres le charme extrême qui se dégage des choses fines et élégantes; il jouissait de la recherche des plats, du merveilleux arrangement de la table, du rapprochement et du contact de tous les hommes d'élite qui l'entouraient et, peut-être aussi, faut-il le dire, de la présence de cette sirène en blanc qu'enlajaient des orchidées...

Une grande discussion venait de s'engager au centre de la table entre Couraud - Guibert et Denoux, à propos de la décoration d'un dessalon de l'Hôtel de Ville.

Belvens saisit l'occasion et, interpellant Zébra sur ce ton de vieille amitié que tous prenaient avec elle: « Vous devriez bien, ma chère Zébra, pendant que nous parlons de cet horrible Hôtel de Ville, procurer la commande du dernier panneau de l'escalier à ce pauvre Larray. Le ministre n'a rien à vous refuser...

— Comment! Depuis quand? » demanda Zébra, en ouvrant de grands yeux étonnés.

« Depuis qu'il est ministre. Ça ne durera plus longtemps, faites-nous-en profiter.

— Mais je vous jure que je suis tout à fait impuissante, » protesta Zébra en accentuant encore son petit air ingénu.

« Puissante et bienfaisante », continua imperturbablement Belvens; et, saisissant la boutonnière rougie de son voisin de gauche, Francis Adous, un jeune sculpteur maigre et sec, qui écoutait tous ses vétérans discourir: « Qui donc a fleuri ce marmot-là, si ce n'est votre influent ami, cela sur un simple mot glissé par vous dans son oreille?

— Allez-vous vous taire! » dit Zébra affectant d'être très sérieusement fâchée.

« Non sans vous avoir dit que notre très illustre collègue ici présent, notre grand Radeau, n'aurait eu sa pièce montée qu'à la fin de la saison si vous ne vous en étiez pas mêlée. — Voyons, Radeau, soyez franc... Est-ce vrai? »

Radeau avoua, sans se compromettre, que le ministre avait été « bien gentil » dans cette occasion.

« Là... vous voyez bien que vous pourriez me faire avoir cette commande pour mon pauvre Larray.

— Et un autre décorateur pour mes panneaux, » grommela Denoux tout en sablant un grand verre de Champagne.

Cestas, dont les oreilles s'agrandissaient en entendant ce marché aux faveurs, tandis qu'un flot de rancœur lui montait de l'âme aux lèvres, pensait: « Cette femme a certainement appartenu à tous ceux qui sont ici et aucun ne semble jaloux de l'autre, aucun ne semble vouloir revendiquer une place anciennement ou récemment occupée. Tous l'exploitent maintenant comme un animal rare qui autrefois leur a donné bien du mal, à qui, dans le passé, ils ont prodigué tous leurs soins. L'animal, aujourd'hui, a fait fortune et tous les dresseurs vivent en excellente amitié, ne cherchant qu'à tirer tout le profit possible de la bête... »

Et après avoir comprimé un mouvement de dégoût, il conclut, avec sa rudesse de paysan: « C'est de bonne guerre. »

Il écoutait maintenant Zébra, qui continuait à se défendre énergiquement contre les insinuations malignes de ses hôtes: « Vous me calomniez, vous êtes injustes, mes amis. Je ne demande jamais rien. J'ordonne encore moins, n'ayant aucun droit de le faire. Je n'exprime que des vœux... Ainsi, en ce mo-

ment, je bois à l'élection de mon peintre, et je vous prie de boire tous avec moi », ajouta-t-elle en insistant et en lançant à droite et à gauche de petits regards coquets.

« Il n'est besoin ni d'ordonner ni de prier, » dit Couraud-Guibert de son air le plus solennel et en levant son verre, « nous vous sommes, je crois, ici, tous acquis, mon cher Cestas, et votre talent vous ouvre nos portes toutes grandes. »

Cestas ne put répondre. Sa mâchoire était agitée d'un petit tremblement nerveux et sa face était incendiée. Tout le monde cherchait à choquer son verre. Natel lui demanda, de l'autre bout de la table: « Et l'admirerons-nous au Salon, ce merveilleux portrait de notre amie? »

Ce fut Zébra qui répondit: « Il sera fini à temps. C'est bien, comme vous le dites, un merveilleux portrait; mais vous

me trouverez sûrement flattée. »

Toute la table protesta, et comme Zébra tournait la tête, elle rencontra l'œil sombre de Vincent. Il y avait de tout, dans ce regard: de la fièvre, de la reconnaissance, de la violence. Et comme Zébra regardait toujours fixement Vincent, maintenant ses yeux dans les siens, elle y vit soudain s'allumer une grande flamme, qui était celle du désir.

On se leva de table.

En passant dans le hall, Alex prit le bras de Belvens.

« Ah! quand elle veut quelque chose... »

Et l'autre, qui connaissait à fond la question, répondit en riant: « Oui, ça sent la chair fraîche... »

Le café, les liqueurs étaient servis sur une table de Maple. Zébra allait de l'un à l'autre, connaissant le goût préféré de chacun. Cestas remerciait le vieux Couraud et entamait avec lui une longue conversation sur le Portugal, que Couraud venait de parcourir. Les autres fumaient par groupes ou entouraient la maîtresse de maison.

Zébra leur montrait avec orgueil le cadeau qu'elle avait reçu la veille: la main de Wagner moulée sur l'original et que la veuve de l'auteur des *Niebelungen* lui avait envoyée dans un magnifique coffret de bois de rose pour la centième de *Tristan et Yseult*.

Bientôt l'on réclama de la musique. Radeau fut expulsé des profondeurs du salon indien, et dut se mettre au piano.

« Qu'allez-vous chanter? » demanda-t-il à Zébra, tout en préludant du bout des doigts.

« Ce que vous voudrez, mon maître. J'ai beaucoup diné, j'ai le sang à la gorge et sûrement je vais vous faire honte. »

Radeau tordit pendant un instant sa moustache grise et attaqua la première mesure de la prière de *La Druidesse*. Les hommes se rapprochèrent et firent cercle autour du piano.

Toute la première partie de cette admirable page était la description d'un violent désespoir, la puissante peinture d'une exaltation extrême à laquelle succédaient le découragement, l'abattement d'une âme livrée à elle-même.

Ces tortures intérieures éclataient en accords déchirants, en admirables plaintes musicales; puis, lorsque la coupe de cette amertume avait débordé, lorsque la Druidesse avait exhalé toute son âme, peu à peu les gémissements s'apaisaient, la paix succédait à cette angoisse et Zébra entonnait cette *Prière* qui, le jour de la première, avait été trissée. Elle la chantait, cette prière, avec une émotion, une foi religieuse admirables; elle la *pria*it plus encore qu'elle ne la chantait. Tout son être semblait détaché de cette terre, toute son âme était emportée vers des régions invisibles. On sentait qu'elle invoquait les dieux et que ces dieux entendaient son appel et lui promettaient leur appui.

Cestas n'était pas musicien, mais, comme presque tous les Basques, il sentait profondément la musique. Allant rarement à l'Opéra, il n'avait jamais entendu Zébra. L'artiste qu'elle était



venait de se révéler à lui et il restait hypnotisé par cette attitude superbe, par l'autorité indéniable qui se dégageait de la cantatrice, et surtout par cette suave et menteuse expression d'amour qui, pour tous, était un éternel aimant, une éternelle duperie, même pour ceux qu'elle avait trompés et qui la connaissaient jusqu'au fond de son âme.

La femme, chez Zébra, était bien profondément dangereuse; l'artiste était irrésistible; ceux-là qui avaient résisté à la femme avaient été vaincus par l'artiste.

Cestas, nature encore neuve, devait, moins qu'aucun autre, échapper à l'ascendant de cette double et perverse attraction. Il contemplait la chanteuse, les yeux grands ouverts, et il ne put encore en détacher ses regards quand elle lui dédia les dernières notes de la *Prière*, ces notes profondes de contralto qu'elle possédait en même temps que les notes les plus aiguës de soprano, ces notes où, dans un suprême élan d'amour, elle suppliait les dieux de protéger son amant, de le sauver de la cruauté de leurs serviteurs, de leurs prêtres, les Druides impitoyables.

Radeau rayonnait. Les hommes se levèrent, transportés, et vinrent serrer la main du maître et de son interprète. Cestas fit comme les autres, mais n'adressa pas la parole à Zébra. Puis, chacun demanda son morceau favori. Le petit Miré, accompagnateur titulaire de Zébra, venait de faire son apparition; la diva chanta tout ce qu'on voulut: du Wagner, des chansons anciennes; pour amuser certains de ses amis elle aborda même le genre bouffe et y fut exquise d'esprit et de drôlerie. Puis on redemanda à Radeau de se mettre au piano, et Zébra termina par le « Chant de victoire » de la *Druidesse*. Elle fut acclamée.

A quelqu'un qui lui demandait si elle n'était pas éreintée de s'être ainsi dépensée, elle répondit qu'elle était prête à chanter toute la nuit pour ses amis, mais un petit soupir de lassitude vint trahir à propos sa pensée. Chacun songeait, d'ailleurs, à se retirer. Quelques-uns vinrent prendre congé de Zébra et demandèrent tout bas des voitures aux domestiques qui circulaient, portant de grands plateaux chargés de rafraîchissements.

Cestas, qui causait avec le vieux Couraud et jouait sa dernière carte à cette heure tardive, fut rappelé à la réalité par le doyen qui lui dit: « Il faudrait aussi songer à nos voitures. » Deux fiacres furent aussitôt demandés.

Henri Denoux et Adour s'éclipsèrent les premiers; puis on annonça que les voitures de ces Messieurs étaient avancées.

« A demain, dans votre loge, au deuxième entr'acte, » dirent quelques-uns en s'approchant une dernière fois de Zébra.

« A demain, » répondit-elle en tendant la main, « merci d'être venus ce soir. »

Cestas s'approcha le dernier. Il dit, en s'inclinant: « A demain, Madame, à une heure et demie, à l'atelier. »

Elle avait mis sa main dans la sienne en murmurant les mêmes mots qu'aux autres, mais de quelle façon différente, exquise, avait été modulé ce: « A demain »!

Cestas se sentait de nouveau repris, envahi par cette volupté musicale, cette griserie des sens qui l'avait saisi tout à l'heure; il allait porter cette main à ses lèvres et dire quelque chose, lorsque les mots haineux de Verdier lui traversèrent tout à coup l'esprit; il laissa retomber les doigts de Zébra et articula froidement, en s'inclinant de nouveau: « Je vous présente mes respectueux hommages, Madame. »

Et il tourna vivement sur ses talons, pour ne pas croiser le regard de Zébra qu'il sentait peser sur lui avec insistance.

En pénétrant dans le vestibule, Vincent entendit de grandes exclamations: « Ah! mon Dieu! Quelle chienne de saison.... Ça pince ferme, bigre! »

Debout sous la haute marquise, les hommes trépignaient sur place, les mains dans leurs poches et se regardaient, embarrassés. Deux fiacres manquaient à l'appel. Il avait été impossible d'en trouver plus de quatre à la station de la place Péreire et les rosses qu'on venait d'amener ne tenaient pas sur leurs

jambes, un horrible verglas étant tombé pendant la soirée.

Le vieux Couraud, son collet remonté jusqu'aux yeux, se lamentait. Belvens, qui le premier avait demandé une voiture, prit son doyen par le bras:

« Mon cher Maître, je ne vous permettrai pas de vous en aller seul par un temps pareil; laissez-moi me faire le plaisir de vous accompagner chez vous. »

Couraud, soutenu sous chaque bras, fut hissé en voiture et la rosse s'éloigna, exécutant une valse qui, bien que lente, était des plus inquiétantes.

Les autres se regardaient; il manquait encore un fiacre.

Cestas, bon garçon, pria ses camarades de ne pas s'occuper de lui et déclara que, demeurant dans un quartier éloigné, il ne voulait retarder personne et qu'il attendrait patiemment sa voiture; il insista tant et si bien que les autres finirent par l'abandonner.

Un valet de pied partit de nouveau à la recherche d'un fiacre du côté du boulevard Malesherbes. Vincent attendit une demi-heure, puis le domestique reparut, très pâle; il n'avait pas trouvé de voiture et il s'était horriblement meurtri le genou en tombant; il dit que l'on glissait de plus en plus et qu'il n'avait aperçu aucun véhicule.

Une nouvelle tentative demeura infructueuse. Cestas, se

faisant alors scrupule de faire courir, à deux heures du matin, tous les domestiques de la maison, pria qu'on ne s'occupât plus de lui et descendit avec courage les marches du perron; mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il glissa et dut se laisser choir pour éviter un choc plus rude. Les domestiques, qui l'avaient regardé s'éloigner, accoururent aussitôt pour le relever. Cestas se remit sur pied avec un gros juron, se tâta dans tous les sens, puis, ayant constaté qu'il sortait indemne de cette épreuve, il resta de nouveau tout perplexe au milieu du trottoir. Il ne pouvait pas, cependant, quelque bonne volonté et quelque désintéressement qu'il y mit, risquer de se casser un bras, traverser ainsi tout son avenir, sa carrière, son moyen d'existence, son talent!

L'intervention du maître d'hôtel vint mettre fin à ses incertitudes: « Madame s'excuse auprès de Monsieur de ne pas faire atteler, mais justement le cocher est couché depuis hier avec la fièvre. Madame supplie Monsieur Cestas de ne pas se gêner; elle va faire dresser un lit dans le fumoir. »

Cestas, furieux de jouer le personnage encombrant en occupant toute cette valetaille et d'avoir encore recours à l'obligeance de Zébra, céda cependant:

« Qu'on me donne simplement une couverture et je vais m'étendre sur un des divans du hall. Faites remercier Madame, je n'ai besoin de personne; dès que le jour paraîtra, si le verglas a un peu cédé, je m'en irai. »

Les valets n'insistèrent pas davantage. On lui apporta des couvertures, il s'en enveloppa et se coucha sur un des moelleux divans du petit salon indien, dans la tiédeur exquise du hall.

Peu à peu, les girandoles, les clochettes lumineuses, les lustres s'éteignirent les uns après les autres, poussés par un invisible ressort. Quelques points lumineux restaient cependant suspendus dans l'espace et pailletaient étrangement la galerie circulaire et l'escalier fleuri qui y conduisait... et la petite veilleuse qui éclairait le Bouddha faisait une tache de lumière très douce sur la tête de Cestas.



Bientôt, tout bruit cessa dans l'hôtel. Vincent laissa errer son regard quelques instants encore sur toutes ces choses, puis ses yeux se fermèrent, le sommeil le gagna et il s'endormit, comme un enfant, à l'ombre du dieu indien.

Il fut réveillé par une grande horloge à timbre profond et solennel, qui annonçait deux heures du matin. Il se dressa sur son séant comme à l'approche d'un danger invisible; il regarda de côté le grand Bouddha, qui n'avait pas bougé et qui continuait à grimacer d'un air énigmatique.

Il ne put se rendormir; cette chaleur tiède, la senteur pénétrante et forte de ces plantes rares, la forme étrange des choses l'éneraient au possible. Il changea de position, tourna le dos à l'ombre et regarda la galerie qui restait diamantée, ça et là, de petites lampes électriques.

Alors il aperçut quelque chose qu'il n'avait pas encore remarqué dans ce bizarre intérieur. C'étaient trois grandes baies vitrées à balconnets; derrière l'une d'elles, brillait un mince filet de lumière presque entièrement étouffée par de grands rideaux de soie pâle.

Une ombre passa très lente, se détachant nettement sur le fond clair des rideaux. Elle traversa les trois pièces, s'arrêta dans la dernière, puis revint plus lentement encore devant la première fenêtre. Alors les rideaux s'écartèrent, les vitreaux glissèrent et l'ombre blanche vint s'accouder au balcon.

Cestas avait reconnu Zébra et il épiait tous ses mouvements.

Elle ne pouvait pas, croyait-il, distinguer sa figure; tout au plus pouvait-elle deviner la silhouette du dormeur dans la pénombre du salon hindou.

Elle resta là, accoudée longtemps, dans son peignoir blanc, ses cheveux noirs épars sur ses épaules.

Cestas, de nouveau, se sentait repris de ce vertige de tout à l'heure, de ce passager mais impérieux désir qui l'avait saisi en entendant ce chant, en contemplant cette beauté sensuelle. Une branche de palmier lui cachait l'épaule de Zébra. Pour la mieux contempler, il rampa comme un serpent sur les divans jusqu'au bord du salon hindou. Mais soudain elle disparut, les rideaux se fermèrent et tout rentra dans l'obscurité...

Alors Vincent devint fou; il se leva; il voulait la retrouver, la rejoindre, n'importe par quel moyen, et voilà justement qu'elle se dérobait!

Pourquoi ce caprice, au moment même où il sentait que tout son sang allait à elle comme toute sa chair à elle venait à lui?

Il avait envie maintenant de courir, de la pourchasser, de la saisir, de la prendre; il fallait enfin faire cesser cette obsession qui durait depuis deux jours: l'obsession d'un désir qui ne se réalisait pas et qui se changeait dans la même minute en haine et en mépris.

Il voulait la prendre, goûter une fois la saveur de ce fruit défendu, de ce fruit empoisonné, le goûter malgré tout, quitte



à le rejeter ensuite et souffrir de cette dangereuse possession.

Pourquoi avait-elle fui?

Il se leva, hésita une seconde, puis, comme cette fenêtre restait toujours sombre, comme tout ce qui l'entourait semblait sourd, indifférent à son désir, comme toutes ces choses gardaient leur aspect mystérieux et un peu menaçant, comme il ne voyait rien, n'entendait rien que le tic-tac de l'horloge géante, il s'étendit, découragé, tout au fond de la niche...

Soudain, il fit un soubresaut; il sentait que quelque chose venait à lui, il en était sûr.

Il attendit un instant; puis, tout frémissant, il se redressa. Il ne s'était pas trompé: là-bas, devant lui, les branches du palmier gigantesque avaient bougé; elles s'écartaient maintenant et quelque chose de blanc glissait dans tout ce feuillage. Un parfum subtil, mêlé d'iris et d'ambre, flottait dans l'air, et l'ombre glissait, glissait toujours...

Le hall, chose étrange, devenait plus obscur derrière elle. Une à une, les lumières s'éteignaient.

Cestas, tout enfiévré, voyait du surnaturel, de la magie partout; il n'osait plus bouger, de crainte de voir s'évanouir cette ombre ou cette femme. Il attendait, les yeux dilatés, à demi couché sur le divan. Il la vit monter les degrés du petit temple hindou et s'avancer jusqu'au Bouddha, sans avoir l'air de le voir. Sa robe, en passant, frôla Vincent. Elle vint jusqu'au dieu indien et, se baissant, éteignit la petite flamme sacrée.

Alors, Vincent étendit le bras dans l'ombre et, l'attirant à lui, l'éteignit violemment...

Il ne mourut pas, mais il ne fut jamais payé.

HENRI FERRARE.

(Illustrations de Mucha.)



Les Roses du Baiser

Il était une fois, dans une île fleurie
De quelque mer lointaine et que l'on croit tarie,
Car des pépites d'or étaient ses seuls galets,
Un Roi très vieux, au fond d'un antique palais.
Ce prince avait pour femme une pastoure gentile
Et fraîche comme un lis qu'un clair de lune argente,
Et si belle que l'œil en était ébloui.

Les choses se passaient alors comme aujourd'hui,
Et les vieillards craintifs, derrière leurs lunettes,
Considéraient parfois leurs épouses jeunettes,
Se demandant si, sur ces lèvres de satin,
Quelqu'un n'avait pas mis un baiser clandestin.
Mais allez voir le vent qui passa sur les roses !
Et le vieux Roi, dardant ses prunelles moroses
Sur celles de la Reine, hélas ! suspecte un peu,
N'y voyait jamais rien, vraiment, rien que du bleu.
C'était triste, fort triste !

« Ecoute donc, m'amie :
Ce joli pastoureau ne t'embrassa-t-il mie
L'autre jour, en venant te présenter son lait ?
— Nenni, Sire ! Voyez-moi toute, s'il vous plaît :
Trouvez-vous quelque part des traces de bras d'homme ?
— Et l'autre jour, mon grave et digne majordome
Baisa-t-il point tes doigts derrière un paravent ?
— Mais non ! Voyez mes doigts : ils sont tout comme avant ! »

Alors le Roi s'en fut trouver la fée Albane.
Cette fée habitait une aimable cabane
Au bord d'un lac où des poissons facétieux
Avaient de gros rubis à la place des yeux.
Albane châtiait la débauche et le vice.

« Madame — dit le Roi — j'implore votre office.
— Que veux-tu, mon enfant ? — Madame, l'univers
Me paraît immoral et conçu de travers ;

Il faut le retoucher. Quelle triste ironie,
Puisque la trahison devrait être punie,
Que les dieux n'aient pas eu le bon sens d'inventer
Un mécanisme sûr pour bien la constater !
Pourquoi, sur une épouse indigne qu'on embrasse,
Un baiser défendu laisse-t-il pas de trace ?
C'est absurde, Madame !

— En effet, mon enfant,
Je me suis dit aussi ces choses bien souvent.
Et je veux t'accorder ce que ton cœur désire.
A partir de ce jour, très noble et très haut Sire,
Sur le corps de la Reine, au sourire enjôleur,
Chaque tendre baiser fera naître une fleur,
Une rose, veux-tu ?

— J'aime beaucoup la rose !...
— Bien ! l'on t'en offrira de belles, et pour cause.
Des roses d'un parfum exquis, d'un ton charmant.
Et je les planterai dans la chair, fortement.
Ta femme ne pourra les cueillir, je le jure,
Ni son amant non plus ; la tige en sera sûre,
Enfin tu sauras tout. Quant aux fleurs qui naîtront,

Comme on peut les trouver gênantes sur le front
Ou la joue, ou les yeux, tu m'appelleras, Sire,
Trois fois, et je viendrai moi-même les détruire
D'un souffle : fut, fut, fut!... comme on voit s'écrouler
Des bulles de savon qu'un enfant fait voler.
Adieu, mon fils! »

Heureux, la figure sereine,
Le vieux Roi s'en revint trouver la jeune Reine.

Mais le soir même, hélas! il fut un peu confus.
S'étant aventuré dans des bosquets touffus,
Il vit sa femme assise à l'ombre d'un érable.
Elle avait sur le front une rose admirable
Qui, gracieusement, dans l'air se balançait.
« Ah! coquine! qui t'a donné ce baiser? »

— C'est...

Mon oncle, Monseigneur!

— Est-ce bien sûr?

— Sans doute! »

Le Roi prit son poignard, sa main frémissait toute.
Il regarda sa femme, hésita, chancela.
Puis, sage, il respira la rose et s'en alla.

Mais, le deuxième jour, algarade nouvelle.
La Reine, en s'échappant d'une ombreuse tonnelle,
Sentit près de sa nuque une fleur qui poussait...
« Ah! coquine! qui t'a donné ce baiser? »

— C'est...

Ma tante, Monseigneur.

— Vraiment?

— Je vous le jure! »

Mais, le troisième jour, triste fut l'aventure.
La Reine vit au bois un pâtre aux yeux hardis,
Un jeune homme folâtre avec lequel, jadis,
Elle aimait bien jouer, riieuse et peu farouche,
Et cette fois, la rose, hélas! orna sa bouche.
« Oh! pâtre, qu'as-tu fait? Que dira mon mari? »
La rose était énorme, et le gars attendri
Entendit les sanglots de la Reine peureuse.
« Le Roi va me tuer! — dit elle. — Malheureuse! »
Le berger s'alarma. « Quoi? vous tuer, grands dieux?
Oh! non! »

Il prit la Reine et lui baisa les yeux :
Misère! Sur les deux yeux, deux autres fleurs poussèrent.
Au front des jeunes gens les cheveux se dressèrent

Et tout à coup on crut entendre un bruit de pas.
« Le Roi! — cria la Reine. — Il arrive là-bas!
C'est bien lui, je suis morte! »

Et l'ancienne bergère
Se laissa défaillir alors sur la fougère.
Et le berger toujours l'embrassait en tremblant.
Il baisait son front rose, il baisait son col blanc,
Et ses deux mains, et ses cheveux, et sa poitrine.
Et, sous chaque baiser, une fleur purpurine.
Terrible, accusatrice, en un clin d'œil naissait.
Et déjà le mari, là-bas, apparaissait,
Et les rayons du soir, sur sa cuisse tortue.
Faisaient luire une dague horriblement pointue.
« O dieux, — dit le berger, — venez me secourir. »
Et, pensant que sa belle amie allait mourir,
Inspiré tout à coup et le cœur plein de fièvres,
Il embrassa la Reine avec d'ardentes lèvres,
Longtemps, longtemps, d'un bout à l'autre, sans façon...

« Oh! le riche bouquet de roses, mon garçon! —
Lui dit le Roi joyeux. — L'étonnante corbeille!
Jamais nos yeux royaux n'en virent de pareille!
Tu vas vendre ces fleurs? »

— Oui, Sire... oui, justement!...

— Adieu! porte-toi bien! Le bouquet est charmant;
Tu le vendras fort cher.

— C'est bien mon espérance! »

Et le berger lui fit très bas la révérence.

Il n'avait pas perdu son temps, le jeune homme.
La Reine n'était plus qu'un odorant monceau
De roses, tout son corps disparaissait sous elles.
Et quand le Roi fut loin, le vent aux folles ailes
Fit trois fois : fut! fut! fut! en venant la frôler,
Et la Reine soudain vit ses fleurs s'envoler.
Et le ciel retentit de gaietés inconnues.
« Chut! c'est moi, — dit la fée Albane dans les nues.
J'accours et te délivre avec empressement,
Moi gardienne des mœurs de ce gouvernement.
Amis, — n'en dites rien! — sur un joli visage,
Quelques tendres baisers que l'on pose au passage,
C'est peu répréhensible et c'est fort opportun.
Et l'immoralité, c'est de n'en donner qu'un.

(Illustrations de Paul Avril)

JEAN RAMEAU.



La Banque de France

1803-1897

La Banque de France est installée rue de La Vrillière, dans l'ancien hôtel remanié de Raimond Phelipeaux, sieur d'Herbault, de La Vrillière et du Verger, secrétaire d'Etat sous Louis XIV.

L'Hôtel de la Banque de France fut primitivement bâti sur les dessins de François Mansard, en 1635 (page 70).

En 1705, le fils de M. de La Vrillière vendit son hôtel au sieur

Rouillier, maître des Requêtes et l'un des fermiers des Postes, puis, en 1713, le comte de Toulouse l'acheta et y fit faire de nombreux changements par Robert de Cotte, premier architecte du Roi.

Robert de Cotte était le beau-frère de Mansard. Il avait épousé Catherine Bodin, sœur d'Anne Bodin, la femme de Mansard, et il a laissé dans Paris, en dehors de la célèbre galerie



LA GALERIE DORÉE.

que le comte de Toulouse fit compléter dans l'hôtel de La Vrillière et qui a été réparée de 1867 à 1875 par les soins de M. Questel, un grand nombre de monuments remarquables : l'hôtel d'Estrees, l'hôtel de Meulan et le Château d'eau qui s'élevait sur la place du Palais-Royal, édifice transformé en caserne, qui fut témoin de la seule lutte sérieuse des Journées de 1848.

C'est à Robert de Cotte que l'on doit l'idée de substituer sur les cheminées des glaces aux tableaux ou bas-reliefs dont elles étaient précédemment décorées.

Le La Vrillière qui a commandé l'hôtel de la Banque à François Mansard, en 1635, était le père du La Vrillière qui épousa, en 1700, Mademoiselle de Mailly. Saint-Simon décrit ainsi le mariage de ce dernier :

« Ce La Vrillière, dit Saint-Simon, était extrêmement petit, bien pris dans sa petite taille, mais c'était un homme sans état et sans consistance. Un jour, à cinq heures du matin, il envoya éveiller la princesse d'Harcourt et la pria instamment de venir chez lui sur l'heure. La surprise où elle en fut à heure si indue l'y fit courir. La Vrillière lui demanda d'aller sur-le-champ au lever de Madame de Maintenon, de lui proposer son mariage

pour rien avec Mademoiselle de Mailly. La princesse, dont le métier était de faire des affaires depuis un sou jusqu'aux plus grosses sommes, se chargea volontiers de celle-là. Elle la fit et le vint dire à La Vrillière. Madame de Maintenon et le Roi ayant consenti, le mariage se fit ; mais, malgré toutes les attentions que La Vrillière eut pour sa femme, malgré les dépenses qu'il fit pour lui rendre l'hôtel agréable, elle ne put jamais s'accoutumer à être Madame de La Vrillière, et elle le lui prouva bien. » C'est elle qui lui fit vendre son hôtel au sieur Rouillier.

Lorsque le comte de Toulouse acheta, en 1713, l'hôtel de La Vrillière, il ne fit que continuer la célèbre Galerie dorée (page 69), que François Mansard avait commencée, mais à laquelle il n'avait pu donner les proportions rêvées, étant gêné par la rencontre de la rue Neuve-des-Bons-Enfants.

C'est le sculpteur Vassé qui a fait l'ornementation de la Galerie dorée, ornementation reproduisant des sujets de marine et de chasse, c'est-à-dire empruntée aux occupations du fils légitimé de Louis XIV et de Madame de Montespan, qui avait le grade de grand-amiral, qu'il avait reçu à l'âge de cinq ans, et la passion de courir le cerf, ayant acheté le titre de Grand veneur

au duc de La Rochefoucauld au prix de 500,000 livres, dont ce gentilhomme avait exigé, soit dit en passant, le versement comptant.

Le berceau, non pas à plein cintre comme on le dit d'ordinaire, mais en anse de panier, avait été peint précédemment par François Perrier, qui l'avait divisé en cinq parties. Au milieu de la voûte, Apollon, et dans les quatre autres parties, les Eléments.

Les peintures des trumeaux étaient ainsi disposées :

A DROITE EN ENTRANT :

1^o *Mort de Cléopâtre*, par Alexandre Véronèse, aujourd'hui au Louvre, remplacé par une copie de M. Eugène Ronjat.

2^o *Coriolan vaincu par les larmes de sa famille*, par Barbieri, dit le Guerchin, aujourd'hui au musée de Caen, remplacé par une copie de M. Guibert.

3^o *Romulus et Remus recueillis par Faustulus*, par Pierre de Cortone, aujourd'hui au Louvre, remplacé par une copie de M. Simond.

4^o *Enlèvement d'Hélène*, par Le Guide, aujourd'hui au Louvre, remplacé par une copie de M. Saintin.

5^o *Camille livre le maître d'école des Falisques à ses écoliers*, par Le Poussin, aujourd'hui au Louvre, remplacé par une copie de M. Ravergie.

A GAUCHE EN ENTRANT :

1^o *César, après avoir répudié Pompéïa, épouse Calpurnie*, par Pierre de Cortone, aujourd'hui au musée de Lyon, remplacé par une copie de M. Gose.

2^o *La Sibylle de Curnes annonçant à Auguste le Libérateur du genre humain*, par Pierre de Cortone, aujourd'hui au musée de Nancy, remplacé par une copie de M. Bouchard.

3^o *Adieux d'Hector à Priam*, par Le Guerchin, aujourd'hui au musée de Marseille, remplacé par une copie de M. Ravergie.

4^o *Auguste offrant un sacrifice à la Paix*, par Carle Maratte, aujourd'hui au musée de Lille, remplacé par une copie de M. Gausman.

5^o *Hersilie séparant Romulus de Tatius*, par Le Guerchin, aujourd'hui au musée du Louvre, remplacé par une copie de M. Abel.

L'Enlèvement d'Hélène, du Guide, n'avait pas été fait pour l'hôtel de La Vrillière. Il avait été commandé par le roi d'Espagne qui, le trouvant trop cher, le laissa au Guide, lequel, fort embarrassé, le vendit à un marchand de Lyon. Ce marchand le céda à la reine Marie de Médicis qui, forcée de quitter la Cour, le lui laissa. Il vint alors aux mains de La Vrillière pour un petit prix. Ce La Vrillière était un maître financier qui s'enten-

dait à merveille à exploiter les artistes tout en affectant de se poser en Mécène; dans la circonstance, il n'eut affaire qu'à un marchand.

Après la mort du comte de Toulouse, qui avait épousé la veuve du marquis de Goudrin, sœur du duc de Noailles, son fils Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, devint possesseur de l'hôtel de La Vrillière.

Il fit élever les bâtiments en bordure sur la rue de La Vrillière jusqu'à la rencontre de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Le duc de Penthièvre eut deux enfants, le prince de Lamballe et Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, qui épousa Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, mort sur l'échafaud en 1793, et plus connu sous le nom de Philippe-Egalité.

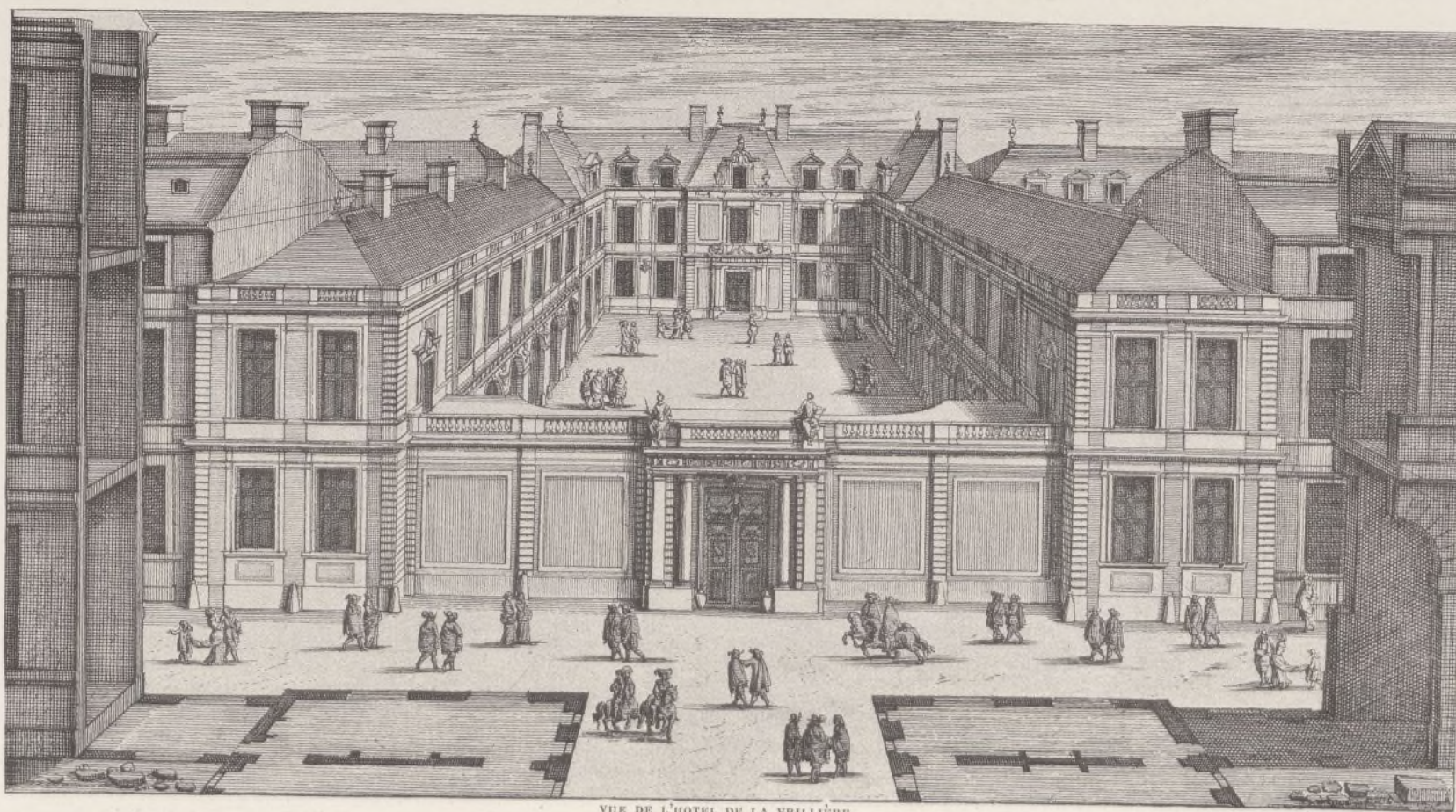
La même année, les biens de Louis-Philippe d'Orléans dit Philippe-Egalité ayant été déclarés propriété nationale par application de la loi contre les émigrés, sa veuve ne fit aucune réclamation, mais en l'An III, elle revendiqua ses biens, que l'Etat lui acheta moyennant une rente de 100,000 livres.

L'hôtel de La Vrillière avait été tout d'abord affecté aux services des impressions du *Bulletin des Lois et de la République*, devenu depuis l'*Imprimerie nationale*. Les *Imprimeries* firent un séjour de treize ans à l'hôtel de La Vrillière, séjour pendant lequel les deux cents ouvriers qui y étaient employés mirent en assez mauvais état les richesses artistiques qu'il renfermait.

La Banque de France, récemment créée, était installée dans l'hôtel de Massiac, place des Victoires, au coin de la rue des Fossés-Montmartre.

Depuis le 1^{er} nivôse de l'An IX, elle était chargée du payement des rentes et des pensions. Le local dont elle disposait était trop exigü pour ses opérations, mais ce ne fut cependant que le 6 mars 1808 que l'empereur Napoléon rendit un décret autorisant la régie de l'Enregistrement et des Domaines à céder l'hôtel de Toulouse et ses dépendances à la Banque de France moyennant une somme de deux millions (page 71).

Je m'étais tout d'abord proposé de faire un historique complet des Banques et de la Banque de France en particulier. Ce travail m'eût été d'autant plus facile que le bibliothécaire de la Banque de France, M. Desessarts, avait bien voulu m'exposer la question avec une précision qui me rendait la tâche facile.



VUE DE L'HOTEL DE LA VRILLIERE.

Mais le *Figaro illustré* ne pouvant consacrer ses pages au développement qu'exige une étude complète sur les Banques, je vais résumer la question.

Le mot « banque » est d'origine italienne. Banque vient de *banco*. Banco désigne le banc sur lequel se tenaient les *banchieri* qui faisaient le change. Banqueroute est également la traduction de *banco rotto*, banc cassé. « Banqueroute est diction italienne, dit Coquille, car en Italie, d'ancienneté, on était accoutumé que ceux qui faisaient trafic de deniers pour prêter ou pour faire tenir et changer, avaient un banc en lieu public. Quand aucuns quittaient le banc, que les latins disent *foro cedebat*, on disait que son banc était rompu. »

L'histoire des Banques en France avant l'institution de la Banque de France, dont un premier essai avait été tenté sous Henri IV sous forme de tontine, pourrait s'appeler l'histoire des banqueroutes.

En France, le commerce a été très long à acquérir une notion exacte du crédit, de la lettre de change, de l'escompte et des conditions de l'émission des billets de banque.

Law, dont la catastrophe est célèbre, a pu dire avec raison que « le Français, peu accoutumé à ces sortes d'affaires, en a eu peur, que cependant la juste notion du crédit apportera un changement plus considérable entre les puissances de l'Europe que la découverte de l'Amérique ».

Il ne semble pas que, au début de la Révolution, les pouvoirs publics aient eu sur les Banques des idées très nettes. L'initiative privée s'en préoccupa plus que les Assemblées politiques. Les banquiers de Paris se réunirent et fondèrent, en l'An VII, une *caisse des comptes courants*. Les industriels les imitèrent en établissant le *Comptoir Jabach*, et les marchands créèrent, pour l'escompte de leurs lettres de change, la *Caisse de commerce*.

Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que si, par un premier arrêté des Consuls du 28 ventôse An VIII, « la maison nationale dite de l'Oratoire et la ci-devant église qui en faisait partie, rue Honoré, étaient mises à la disposition du ministre des finances pour servir à l'établissement d'une banque de France, cet établissement devant ouvrir une caisse de placements et d'épargne pour laquelle toute somme au-dessous de cinquante francs y serait reçue, à charge par la Banque de payer l'intérêt de ces sommes ». Cette prévision de la Caisse d'épargne ne tarda pas à être laissée de côté, pour être reprise plus tard par un homme que l'on n'a peut-être pas assez honoré dans notre pays, Benjamin Delessert.

Le 18 Brumaire n'avait en effet en vue que la question du crédit public liée aux besoins de l'Etat, représenté par une seule personne. Aussi c'est à Napoléon, ou pour mieux dire, à Mollien (page 74) qu'appartient la fondation de la *Banque de France* telle qu'elle est actuellement constituée. Avant d'être ministre du Trésor public, Mollien avait été négociant à Rouen, puis commis aux finances et directeur de la Caisse d'amortissement.

C'est à la *Caisse des comptes courants* qu'il donna le nom de *Banque de France*, en lui attribuant un capital de trente millions. Deux ans après, convaincu que la rivalité des autres comptoirs pouvait compromettre la fortune de la *Banque de France*, il les fit supprimer par la loi de Germinal an XI et fit porter le capital de la *Banque* à quarante-cinq millions, lui faisant accorder, sous certaines conditions énoncées dans la loi, le privilège exclusif d'émettre des billets.

A l'origine, la défiance avait été si grande qu'il n'y avait pas sept mille cinq cent quatre-vingt-dix actions de placées à la

fin de l'An VIII et quatorze mille sept cent cinquante à la fin de l'An IX.

La *Banque de France* possède dans ses archives la liste des premiers souscripteurs (page 74), en tête de laquelle figure Bonaparte. Ce document est des plus curieux. Une pièce également très curieuse est le texte original des premiers statuts, rédigé par Bonaparte dans ce style clair, nerveux, concis, qui est la marque des proclamations à l'armée d'Italie.

C'est à propos de ces statuts que Bonaparte disait à Mollien : « Vos idées sont excellentes. Je les prends, ayant coutume de prendre les bonnes idées partout où je les trouve, mais je leur donne la forme qui me plaît. »

Et comme plus tard, en 1806, Barbé-Marbois, qui était à ce moment ministre du Trésor, s'effrayait du fonctionnement de la Banque de France, dont il ne comprenait pas le mécanisme, Bonaparte le révoqua, lui disant : « Vous êtes un très brave homme, mais que voulez-vous que je fasse d'un brave homme là où il me faut un homme intelligent ? » Mollien était cet homme.

Les débuts de la Banque de France paraissaient en effet, à Barbé-Marbois, d'autant moins heureux, que Napoléon ayant voulu se servir de la Banque en la forçant à faire des avances sur les obligations des receveurs généraux pour la campagne de 1805, elle avait été obligée de restreindre le remboursement de ses billets.

Mollien, installé en 1806 à la place de Barbé-Marbois, ne partagea pas ses craintes ou, si l'on préfère, ses scrupules. Il porta à quatre-vingt-dix mille le nombre des actions de la Banque, soit quatre-vingt-dix millions de capital, prorogea le privilège de quinze années et accorda aux actionnaires, outre l'intérêt de six pour cent, une plus forte part des bénéfices mis en réserve, puis il fit nommer, par le pouvoir exécutif, un gouverneur de la Banque, disposition qui faisait passer la direction des affaires de la Banque des mains du Conseil général, élu par l'assemblée des deux cents plus forts actionnaires, dans celles du gouvernement.

Les opérations de la *Banque de France* furent désormais les suivantes :

1° Elle escompta les lettres de change et autres effets de com-



L'HOTEL DE LA BANQUE DE FRANCE (FAÇADE MODIFIÉE EN 1805).

merce, à trois mois de date, timbrés et garantis par trois signatures de commerçants ou autres personnes entièrement solvables. Elle admit néanmoins à l'escompte des effets garantis par deux signatures seulement, si on ajoutait à la garantie de ces deux signatures un transfert d'actions de banque ou de rentes sur l'Etat, ou des actions de warrant libérées ou d'autres effets publics dont le gouvernement était débiteur.

2° Elle fit des avances sur les effets publics remis en recouvrement, à échéances déterminées.

3° Elle fit des avances sur les dépôts de lingots ou monnaies

étrangères d'or et d'argent qui lui étaient faits, moyennant un pour cent par an. Le terme pour les dépôts fut fixé à quarante-cinq jours. La Banque put en disposer à l'échéance, s'ils n'étaient pas retirés ou renouvelés. Elle n'en admit pas au-dessous de dix mille francs.

4° Elle tint une caisse de dépôts volontaires pour tous les titres et tous les engagements à ordre ou au porteur, lingots d'or et d'argent, monnaies d'or et d'argent, nationales ou étrangères, et diamants, moyennant un droit de garde sur la valeur estimative du dépôt. Ce droit fut du huitième de un pour cent

de la valeur estimative du dépôt, pour chaque période de six mois et au-dessus.

5° Elle se chargea, pour le compte des particuliers et des établissements publics, du recouvrement des effets.

6° Elle reçut en compte courant les sommes versées par des particuliers et des établissements publics, et paya les dispositions faites sur elle et les engagements pris à son domicile, jusqu'à concurrence des sommes encaissées.

Pour être admis à l'escompte et avoir un compte courant à la Banque, il fallait en faire la demande par écrit au gouverneur

et l'accompagner d'un certificat signé du demandeur et de trois personnes connues qui certifiaient sa signature et qui affirmaient qu'il faisait honneur à ses engagements. Les faillis non réhabilités ne pouvaient être admis à l'escompte.

La Banque interdisait l'opposition sur les sommes qu'elle avait en compte courant.

Telles furent les bases des premiers statuts de la Banque de France, qui n'ont pas été sensiblement modifiés par les divers renouvellements de son privilège.

Le plus important des privilèges de la Banque de France,



PEINTURE DE BOUCHER, APPARTENANT A LA BANQUE DE FRANCE.

qui a été définitivement réglé en 1857, est la faculté d'élever ou d'abaisser le taux de l'escompte.

Mais, je le répète, je ne veux qu'indiquer ici, en termes très brefs, le fonctionnement de l'institution inaugurée par Mollin et qui a trouvé dans Bonaparte un metteur en œuvre qui fait de lui le véritable créateur de la Banque de France.

La Banque de France a traversé des crises terribles, 1810, 1818, 1825, 1830, 1831, 1837, 1848, et enfin 1871.

Dans cette dernière année, au milieu des difficultés de l'organisation de la défense nationale, on lui a reproché, non sans raison peut-être, la résistance de ses délégués à Tours, résistance qui a abouti à l'emprunt Morgan, mais que de services n'a-t-elle pas rendus à la patrie en péril? Quelles ressources la France, éprouvée par la guerre, troublée par la Commune, n'a-t-elle pas trouvées dans les ressources de son crédit?

S'il s'est rencontré à sa tête des hommes trop attachés à la lettre de ses statuts, l'esprit de ces mêmes statuts n'a jamais été, en réalité, méconnu.

Pendant la Commune, la Banque de France a trouvé, même parmi ceux que l'on pouvait supposer devoir être ses adversaires, des hommes qui ont si bien compris le mécanisme de son crédit, l'intérêt qu'il y avait pour tous à n'y pas laisser porter atteinte, qu'elle a été sauvée autant par ceux que l'on a accusé d'avoir voulu la menacer que par ceux qui avaient charge de la défendre.

Les événements sont beaucoup trop rapprochés de nous pour que je prononce ici des noms propres, pour que je formule une critique contre qui que ce soit. Je retiens ce fait que, de part et d'autre, le patriotisme des Français ne s'est pas démenti au milieu des épreuves que la guerre étrangère et la guerre civile ont infligées à la France.

Ce qui, en dehors de ce rapide historique, peut être intéressant pour les lecteurs du *Figaro illustré*, ce sont des renseignements sur les divers hommes d'Etat qui se sont succédés à la tête de la Banque de France.

Le premier gouverneur, nommé par l'empereur Napoléon I^{er}, a été Emmanuel Cretet. Cretet était né dans le département de l'Isère, au Pont-de-Beauvoisin, le 10 février 1747. Il avait fait sa fortune dans le commerce, et à la vente des biens nationaux il se rendit adjudicataire de la Chartreuse de Dijon et devint ainsi l'un des plus riches propriétaires du département

de la Côte-d'Or, dont il fut nommé député en 1795; de telle sorte que le premier gouverneur de la Banque de France et le gouverneur actuel, M. Joseph Magnin, ont l'un et l'autre représenté le département de la Côte-d'Or. Cretet est mort le 28 novembre 1809, après avoir été, au sortir de son gouvernement de la Banque de France, successivement ministre de l'intérieur et ministre d'Etat. L'Empereur l'avait fait comte de Champmol.

Le comte Jaubert, qui lui succéda le 9 août 1807, fut un médiocre gouverneur de la Banque de France, mais un parfait courtisan. A son retour de Dresde, l'Empereur le traita très durement, lui reprochant l'incapacité de son administration; mais le comte Jaubert rejeta toute la responsabilité sur les régents. En janvier 1814, nommé chef de la 2^e légion de la Garde nationale parisienne, il quitta Paris le 30 mars, après la capitulation, mais, le 12 avril, il vint offrir ses hommages au comte d'Artois. Louis XVIII le révoqua de ses fonctions. Le 6 janvier 1815, il parvint cependant à se faire nommer conseiller à la cour de cassation avec le titre de conseiller d'Etat honoraire et l'attribution de la croix de grand officier de la Légion d'honneur. Il signa, en qualité de conseiller à la cour de cassation, l'adresse présentée au Roi au moment où Napoléon débarquait au golfe Juan; puis, quand l'usurpateur revint, il se fit donner la direction générale des contributions indirectes, ce qui ne l'empêcha pas, au second retour des Bourbons, de siéger encore à la cour de cassation et de se montrer des plus empressés aux Tuileries. Il mourut peu de temps après. Ses cartes de visite sont demeurées célèbres. Il y énumérait tous ses titres. « Le Comte Jaubert, conseiller à la Cour de cassation, conseiller d'Etat honoraire, gouverneur de la Banque de France honoraire, colonel honoraire de la 2^e légion de la Garde nationale parisienne. » Il aurait pu ajouter : avocat honoraire, professeur de droit honoraire et président du tribunal honoraire. Car il avait débuté à Bordeaux comme avocat, y avait professé le droit et avait été nommé président du tribunal le 24 janvier 1804.

L'histoire de ce siècle compte un grand nombre de ces clowns, mais très peu ont montré l'agilité du comte Jaubert.

Avec Jacques Lafitte, qui fut un des hommes dont le caractère honore le plus notre temps et qui s'était illustré par son enquête contre Ouvrard, la Banque de France vint en des mains plus dignes. Jacques Lafitte eut à faire face aux dé-

sastres financiers causés par l'invasion et il sut, malgré les charges énormes qui pesèrent sur la Banque, maintenir son crédit intact.

Gaudin, duc de Gaëte, lui succéda en 1821. Gaudin, que Napoléon I^{er} avait choisi, après le 18 Brumaire, comme ministre des finances, n'était pas un homme doué des brillantes qualités d'administrateur et d'orateur qui ont fait la réputation de Jacques Lafitte, mais il avait le jugement sûr, et il n'est pas un de ses actes, au cours de sa longue carrière, qui ne soit empreint d'une parfaite entente des questions financières.

Le comte d'Argout a été celui de tous les gouverneurs de la

Banque de France qui, avec M. Rouland, et avec M. Magnin, le directeur actuel, a dirigé le plus longtemps l'établissement de la rue de La Vrillière. De 1834 à 1836, il a été un instant remplacé par le baron Davilliers, le grand-père du célèbre collectionneur qui a organisé avec tant d'autorité les expositions rétrospectives en 1867 et en 1878.

Le comte d'Argout signala son séjour au gouvernement de la Banque de France par une conception très large des devoirs qui incombaient à cet établissement.

Il n'eut pas été éloigné de faire revivre l'article 5 des statuts primitifs de la Banque. Sans méconnaître que les grands inté-



PEINTURE DE BOUCHER, APPARTENANT A LA BANQUE DE FRANCE.

rêts auxquels l'institution devait pourvoir l'avaient mise dans la nécessité de négliger la promesse qu'elle avait faite au début à la petite épargne de s'occuper d'elle, il aurait voulu que la Banque prit la direction des Caisses d'épargne, auxquelles il portait un si vif intérêt qu'il leur fit un don sur sa fortune personnelle.

Si les Assemblées politiques de la Révolution avaient méconnu les conditions du crédit public et avaient laissé à l'initiative privée le soin de s'en occuper, il n'en avait pas été de même de la cause de l'épargne, qui avait trouvé dans Mirabeau un éloquent défenseur. La Convention, en décidant qu'il serait institué une Caisse nationale de prévoyance, avait montré à son tour combien les idées de philanthropie étaient chères à nos pères.

Et, bien que M. d'Argout ne fut né à la vie politique que sous le Premier Empire, et à la fin du Premier Empire, il était imbu, à ce point de vue tout au moins, des doctrines de la Révolution.

Après le comte d'Argout, nous voyons à la tête de la Banque de France M. de Germiny, M. Vuitry, M. Rouland, M. de Plœuc, intérimaire, M. Denormandie, qui ne fit à la Banque qu'un court séjour, M. Ernest Picard, qui déclina l'offre qui lui était faite de prendre la situation et qui, bien que officiellement nommé, ne s'installa pas dans le fauteuil de gouverneur de la Banque de France.

Le comte Lebègue de Germiny, qui prit le gouvernement de la Banque de France en 1854, après avoir eu celui du Crédit foncier et après avoir fait partie, comme ministre des finances, du cabinet extra-parlementaire de 1851, était né dans le département de la Seine-Inférieure.

La famille de Germiny est, toutefois, de souche lorraine. Elle a été anoblie, si je ne me trompe, au début du siècle dernier, l'un de ses ancêtres ayant reçu des ducs de Lorraine le titre de comte du Saint-Empire.

Charles-Gabriel Lebègue de Germiny avait épousé la fille de M. Human, ministre de Louis-Philippe, et avant le coup d'Etat de Décembre, il avait été successivement receveur général et préfet, montrant d'ailleurs, dans ses diverses fonctions, de hautes qualités d'homme d'Etat.

Ce fut M. Vuitry qui lui succéda. Orateur brillant, adminis-

trateur de premier ordre, M. Vuitry peut être considéré comme l'un des hommes de grande valeur du second Empire. Il était entré très jeune aux cultes sous le règne de Louis-Philippe, avait été appelé, en 1851, par M. Achille Fould, au ministère des finances, en qualité de sous-secrétaire d'Etat, et quand il laissa le gouvernement de la Banque de France pour laisser la place à M. Rouland, il devint président au Conseil d'Etat, ayant rang de ministre. Ses très remarquables travaux lui avaient valu d'entrer à l'Institut, dans l'Académie des sciences morales et politiques.

M. Rouland fit un long séjour à la Banque de France. Comme son prédécesseur M. Vuitry, il avait rempli les fonctions de ministre, présidant le Conseil d'Etat. Antérieurement, il avait dirigé le ministère de l'Instruction publique et s'était fait une grande notoriété surtout comme procureur général à Douai et à Paris, où il avait soutenu l'accusation dans des procès célèbres (le complot de l'Opéra-Comique et l'affaire Pianori).

M. Rouland appartenait à cette classe d'hommes politiques qui, sans considération de la forme du gouvernement, sont irréductibles sur la question des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

C'est en qualité de sous-gouverneur de la Banque de France que M. le marquis de Plœuc remplit, pendant la Commune, les fonctions de gouverneur à la rue de La Vrillière.

M. Rouland était toujours titulaire de la fonction.

Après la Commune, lorsque M. Ernest Picard eut été remplacé au ministère de l'intérieur par M. Lambrecht, M. Thiers nomma, par un décret du 5 juin, son ancien collaborateur au gouvernement de la Banque.

Mais M. Ernest Picard avait été mis en défiance contre l'esprit du Conseil des régents de la Banque. On lui avait affirmé qu'il serait mal accueilli par ce conseil et que les intérêts de la Banque pourraient en souffrir.

Etant avant tout très bon patriote, Ernest Picard alla faire, par courtoisie, une visite à M. Rouland, avec la ferme résolution, après avoir fait acte de présence à la rue de La Vrillière, de demander au retour, à M. Thiers, de le relever de ses fonctions.

Quand il entra dans le cabinet de M. Rouland, qui était assis

La restauration a coûté plusieurs millions. La plus grosse partie de la dépense fut due à la présence de l'eau dans les fondations.

On retrouva les anciennes fondations à huit mètres au-dessous du sol de la rue Neuve-des-Bons-Enfants. Ces fondations étaient établies sur pilotis et baignées par le ruisseau qui coulait

dans les fossés de l'ancienne enceinte de Charles V et qui fait partie de cet ensemble de cours d'eau qui descend de Ménilmontant et qu'on rencontre toutes les fois que l'on veut pousser, dans certains quartiers de la rive droite de la Seine, des fondations profondes.

Ce sont ces mêmes cours d'eau que l'on trouva en 1808,



M. MAGNIN, GOUVERNEUR DE LA BANQUE DE FRANCE (1897).

quand on construisit le bâtiment de la Bourse, et plus récemment, quand on fit le nouvel Opéra, sous lequel la nappe d'eau est toujours visible.

M. Questel eut donc à lutter contre des difficultés nombreuses, d'abord par suite des mauvaises conditions du terrain, et ensuite parce qu'il était tenu, par le programme qui lui avait été imposé, de donner satisfaction aux exigences des services à établir dans les étages inférieurs et à la nécessité de relier, par des communications faciles, les bâtiments nouveaux qu'on lui demandait de construire avec les parties conservées de l'ancien hôtel de Toulouse. Si l'on ajoute que l'administration imposa à M. Questel la surveillance d'une commission composée de MM. Alexandre Hesse, Henri Delaborde et Sébastien Cornu, on se rendra compte des déboires journaliers de l'éminent architecte.

Pour ne citer qu'un incident entre mille, l'Impératrice, ayant visité la Banque le 23 juin 1866, fit, d'accord avec la commission qui vient d'être citée, commander à des artistes de peu de valeur des copies des tableaux qui existaient en 1729 dans la Galerie dorée, les originaux de ces tableaux ayant été portés soit au Louvre, soit dans des musées de province, comme il est indiqué plus haut. M. Questel dut accepter ces copies, que très sagement il ne jugeait pas utiles, voulant modestement remplacer les tableaux de maîtres dispersés par des tentures en harmonie avec la décoration générale.

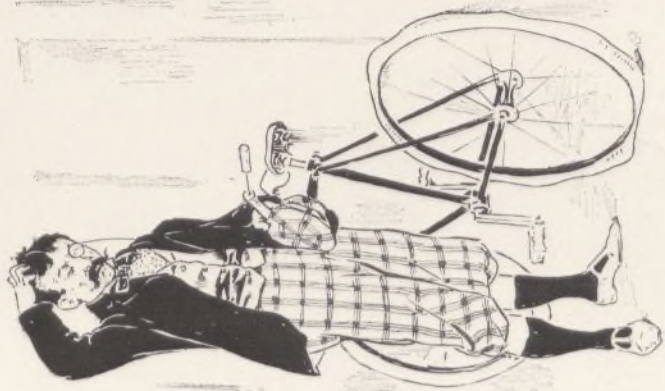
Mais telle qu'elle est, la Galerie dorée, restaurée, est un des monuments les plus curieux de Paris et fait le plus grand honneur à l'un des hommes dont l'art français est le plus justement fier.

ANTONIN PROUST.



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE LA CRÉATION DE LA BANQUE DE FRANCE.

Prix bien qui rix le dernier!



Bar 3-95, Blue

EN Blue

W.-F. WARDEN



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1897 by Boussod, Valadon & Co.

L'ODORAT

Ayuntamiento de Madrid



LES COSAQUES

Les origines et les exploits héroïques des Cosaques sont peu connus en Occident, quoique pendant les guerres napoléoniennes, entre 1812 et 1815, on ait appris à redouter ces terribles fils des steppes. La silhouette sauvage du Cosaque monté sur un cheval aussi indompté que lui et au moins aussi infatigable, devint un épouvantail.

Mais on ignore généralement leur épopée. Je vais essayer de raconter avec concision l'histoire sanglante et les poèmes glorieux et tragiques qui constituent le passé des Cosaques actuels. Eux et leurs jolies villes toutes blanches, entourées de vignes et de steppes verdoyants, prouvent la sagesse de nos gouvernants et l'intelligence naturelle du peuple russe, qui a su créer un corps fidèle au Tsar et à la patrie avec d'anciennes hordes indisciplinées, composées d'éléments divers, de nationalités différentes de races, de mœurs, de coutumes et de religions; formées surtout de têtes brûlées, d'hommes exubérants de forces, pour lesquels il fallait l'air, la liberté et les vastes espaces des steppes.

De leur ancien et fougueux caractère, les Cosaques ont conservé une intrépidité aventureuse et l'art d'être d'incomparables cavaliers.

Ceci dit, je donnerai en quelques lignes l'historique de la création des hordes, tant redoutées par les sultans de Stamboul, les rois de Pologne, les khans tatares et les Nogaïs, de ces Cosaques qui préparaient pendant des siècles et presque inconsciemment la conquête des rivages de la mer Noire, du Dniester, du Danube, de la Caspienne et de l'Asie centrale.

Le nom de *Kosak*, que prirent en premier ceux du Don, est d'origine tatar et veut dire, en cette langue, un errant, un guerrier libre, un cavalier.

Les Cosaques du Don furent aussi les premiers à se former en bande, à se choisir des chefs, et plus tard ce sont eux qui fournirent les autres hordes, formant maintenant les Cosaques de l'Oural, de Fersk, du Kouban, de la Ligne de l'Amour, etc.

Le *Tikhy Done* (le Don tranquille), comme l'appellent les Cosaques, aux eaux lentes et bleues, aux nombreux îlots, aux rives couvertes d'épais roseaux, bordés de forêts remplies de gibiers et de fauves, servait de refuge, depuis des siècles, aux amateurs de la vie indépendante.

De ces retraites impénétrables s'élançaient d'insouciantes héros pour livrer bataille et piller les caravanes de blé de la Volga (car ils ignorèrent longtemps l'agriculture), celles des riches marchands de Moscou et les escortes des ambassadeurs de la Moscovie et de Stamboul.

D'autres fois, construisant une flotille d'embarcations primitives, les Cosaques descendaient le Don, passaient insolemment sous le nez des Turcs enfermés dans la forteresse d'Azow et se répandaient le long des rivages de la mer d'Azow et de la mer Noire. Leurs incursions les menaient jusqu'à Sinope et même jusqu'à l'opulente Trébizonde. Ils attaquaient aussi les riches galères et tous les vaisseaux marchands qu'ils rencontraient sur les flots dangereux du Pont-Euxin.

Les sultans, les rois de Pologne et même les tsars de Moscovie, avaient tous à se plaindre des déprédations des Cosaques. Ceux-ci louvoyaient adroitement entre ces trois puissances; ils finirent par implorer avec instance l'appui de la Moscovie, ayant plus de confiance en la justice du tsar orthodoxe qu'en celle des sultans et des rois de Pologne; les magnats étaient cruels aux Cosaques et n'obéissaient point toujours à leurs rois.

La première ville des Cosaques fut *Rozdory*, située à cent vingt verstes de la forteresse turque d'Azow, à l'affluent du Don et du Donetz.

Rozdory, qui devint le type des villes cosaques, était encadrée de roseaux, de branchages entrelacés, et située derrière des marais d'un accès difficile. A la place de maisons, il n'y avait que des *zemliankis*, creusées sous





terre. Si l'ennemi découvrait ces villes et les incendiait, en huit jours les Cosaques les rétablissaient. La force de ces gens libres consistait en ce qu'ils ne tenaient ni à leurs familles ni à leurs richesses. Il va sans dire que, dans un tel état social, les faibles ne résistaient pas; quant aux forts, ils s'aguerrissaient, devenaient invincibles et capables de résister à toutes les privations. Les Cosaques étaient d'une intrépidité inouïe: ils ne craignaient point la mort, non plus que les supplices infligés aux prisonniers par les Turcs et les Polonais, dont le plus doux était l'em-palement.

Bientôt les steppes, déserts autrefois, se couvrirent de *tabouns* (troupeaux) de chevaux et de troupeaux de bestiaux innombrables appartenant aux Cosaques et gardés par leurs prisonniers de guerre. Quant aux prisonnières, elles étaient

traitées aussi galamment que le pouvaient ces rudes gens. En revenant de leurs expéditions, ils ramenaient des prisonnières tartares, turques, kalmouks et circassiennes.

Au commencement, les Cosaques n'avaient point le temps de se marier, car les églises et les monastères, auxquels ils portaient déjà une part de leur butin et où les vieux Cosaques finissaient leurs jours sous le froc monacal, étaient trop éloignés. Les Cosaques sortaient simplement sur la place publique, au moment des assemblées; suivant l'usage orthodoxe, ils faisaient trois grands saluts à la foule et lui présentaient celles qu'ils choisissaient pour compagnes.

Le fiancé disait: « Sois ma femme! » La fiancée se prosternait aux pieds du fiancé et lui disait: « Sois mon mari! » Quand la femme ne plaisait plus à un Cosaque, il la reconduisait sur la même place publique et disait: « *Né Liouba* (je ne l'aime plus)! Qui la veut? »

Quelquefois, le Cosaque la vendait; d'autres fois, il la mettait à mort. Celui à qui une femme abandonnée plaisait la couvrait du pan de son manteau, ce qui équivalait à une promesse de protection.

Les enfants étaient élevés à la dure. On mettait des armes dans leurs berceaux. Quand ils avaient six semaines, les pères les prenaient avec eux sur leurs coursiers de guerre et les menaient à l'église, où le pope disait des prières afin que le petit Cosaque devînt un intrépide guerrier. Les gamins âgés de trois ans montaient à cheval (comme ils le font de nos jours) dans les cours de leurs maisons; quant à ceux de cinq ans, ils galopèrent dans les rues et les steppes en maniant leurs armes. Ils le font encore aujourd'hui. Ils se partagent en troupes ennemies, commandées par les plus adroits, et guerroyent entre eux dans les environs des villes, où les vainqueurs rentrent, triomphants, aux sons des trompettes, pendant que les vaincus marchent en sanglotant et vont se précipiter, dans les bras de leurs mères.

A dix-neuf ans, un garçon est ce que l'on nomme un Cosaque accompli, un vrai centaure. Debout sur son cheval, il se lance en pleine carrière, ramasse son camarade simulant un blessé étendu sur le sol; il le jette sur sa selle et continue sa course vertigineuse. Les Cosaques font aussi un exercice ancien, qui consiste à se ranger en ligne et à s'élancer au galop; puis les cavaliers s'arrêtent court, couchant leurs chevaux devant eux, tirant une salve, remontant en selle en un clin d'œil et repartant

en pleine carrière pour faire place à une autre ligne d'hommes et de chevaux. Ces exercices, qu'on nomme *Djiguitowka*, surprennent les étrangers assistant à nos manœuvres et à nos parades.

La manière dont les Cosaques allaient autrefois en guerre était curieuse. Un Cosaque ou plusieurs Cosaques sortaient sur la place publique.

« Cosaques! » disait l'un d'eux en jetant sa *schapka* (son bonnet) en l'air, « Cosaques! écoutez-moi. Je veux aller pêcher du poisson dans les eaux de notre mère la Volga ou dans les flots de la mer Noire, ou bien je veux aller voir ce que font les *Ba-sourmanis* (Mahométans). »

Plusieurs braves sortaient aussitôt des rangs et disaient: « Nous venons avec toi! »

Ils s'en allaient ainsi en campagne au nombre de cinq à cinquante et revenaient avec un butin bizarre, parmi lequel des femmes prises au *lasso*, lancé par des cavaliers galopants.

Les bouillants Cosaques guerroyaient aussi entre eux, et c'est ainsi que le célèbre Otkhor fut tué par Krasnotchokoy.

Le tsar Michel Romanow, qui pressentait, comme l'avait pressenti avant lui Jean le Terrible, l'avenir de ces hordes encore indisciplinées, leur envoyait annuellement des présents composés de vin, de blé, de poudre, de plomb et d'argent.

Les Cosaques envoyaient à Moscou des députations. Le Tsar leur permettait de baiser sa main et leur faisait donner encore des présents. Les Cosaques appréciaient fort l'hospitalité généreuse des Russes pendant d'homériques banquets qui rendaient le Tsar populaire dans le *Kazatchestvo* (le peuple cosaque).

C'est ainsi que commença l'alliance entre les Russes et les Cosaques.

Les sièges épiques d'Azow, cette vieille forteresse génoise dont les Turcs ne surent ou ne purent rien faire, témoignent du courage et de la ténacité des Cosaques et des *Kazatchkis* (femmes cosaques), car elles combattirent à côté d'eux.

Plusieurs fois ils assiégèrent Azow, la prirent, s'y fortifièrent et y furent assiégés à leur tour par des forces turques supérieures, soutenues par des flottes considérables.

L'histoire du célèbre hetman zaporogue, Bogdan Ilmelnitzky et de ses compagnes, est si sanglante, si pleine de massacres et de supplices, qu'il faudrait plusieurs volumes pour la raconter.

Bogdan Ilmelnitzky battit le roi de Pologne Jean-Casimir, mais il dut implorer la protection du tsar Alexis Michailowitch.

De cette mémorable époque date la suprématie définitive de la Russie sur la Pologne et le commencement de la soumission complète des Cosaques du Don aux ordres des tsars. La voie était préparée et aplanie. Mais elle a été trempée du sang de nombreuses générations cosaques.

Il y eut d'autres héros parmi ces gens aventureux. Tantôt des conquérants, tantôt des révoltés, quelquefois les deux ensemble.

Tel fut Ermak, qui annexa la Sibérie à la Russie, après une vie de brigandage et de déprédations diverses. Le tsar Ivan le Terrible avait envoyé une armée pour détruire les hordes de Cosaques révoltés errant sur les bords de la Volga et du Don. Ermak et sa bande échappèrent aux rigueurs du Tsar et remonterent vers le Nord. Les Stroganow (1) les reçurent à bras ouverts et les payèrent pour les défendre contre les peuplades Vogoules, qu'Ermak repoussa jusqu'aux rives de l'océan Arctique et dans les forêts où ils vivent encore maintenant. Ensuite Ermak demanda des armes aux Stroganow et s'enfonça dans les contrées inconnues du Nord-Est, au delà des monts Ourals.

Ermak commença la campagne en septembre 1581; il passa l'hiver dans une grotte qu'on montre encore et qu'on nomme: La Pierre d'Ermak, au bord de la rivière Tschousova.

(1) Riches commerçants aïeux des comtes Stroganow actuels.



En définitive, Ermak et ses compagnons soumièrent les peuplades diverses de la Sibérie. Ermak envoya alors un de ses attamans, Ivan Koltzo, à Moscou, au palais du Tsar, pour lui offrir de riches présents et lui faire hommage de la nouvelle contrée conquise. Le Tsar donna à Ermak le titre de prince de Sibérie; mais les jours du vaillant Cosaque étaient comptés. Il se noya, surpris dans une embuscade sur un îlot de l'Irdisch, le 5 août 1584. Ermak était de taille moyenne; ses cheveux étaient bouclés et noirs, ses yeux clairs et vifs. C'est ainsi que l'a représenté le sculpteur Andokolsky.

Parlons maintenant du célèbre et légendaire brigand Stenka Razine, chanté par le peuple et dont les repaires le long de la Volga et de ses affluents, dans les forêts profondes, sont visitées encore de nos jours.

Vers 1667, Stenka Razine avait établi un camp, entouré de fossés, près de la ville de Panchine, où le Don se rapproche le plus de la Volga. De ce camp retranché, Stenka Razine s'élancait à l'encontre des convois et les pillait; il ne faisait point d'exception, même pour ceux du Tsar: les galériens attachés à ces barques étaient délivrés de leurs chaînes par le Cosaque aventurier, qui leur disait: « Que celui qui veut être libre me suive! » Et les forçats se faisaient Cosaques et le suivaient en foule. Les moujiks, auxquels Stenka Razine donnait les dépouilles des riches propriétaires qu'il pillait, entrèrent aussi dans ses hordes indisciplinées.

Il fit des campagnes dans la Caspienne, mettant les villes à sac et enlevant les femmes. Le fils du khan de Perse et sa sœur, d'une idéale beauté, furent pris en captivité. Stenka Razine, suivi de ces deux prisonniers de marque, fit une entrée triomphale à Astrakan. Il était chargé de butin. Lui et ses Cosaques étaient vêtus de velours, de satin et couverts de pierreries. L'attaman, pour se rendre populaire, jetait au peuple des poignées d'or et d'argent, et passait ses jours et ses nuits en orgies.

Les fêtes qu'il donnait sur sa galère aux cordages en soie, aux voiles brodées d'or, étaient d'un faste inouï. Pendant un banquet à son bord, Stenka Razine saisit la princesse persane dans ses bras et la tenant, échevelée, dans sa robe de soie brodée de perles et toute couverte de gemmes, il dit à la Volga:

« Oh toi! *Matouchka Volga* (mère Volga), grande rivière qui m'a donné tant d'argent, d'or et de gloire, je vais à mon tour te faire présent de ce que j'ai de plus cher! »

Et Stenka Razine précipita la belle princesse dans les flots. Le courant l'emporta, silencieuse et immobile. La jeune femme, résignée, se laissa couler au fond de la Volga, sachant bien que personne ne la sauverait, les moindres désirs de l'attaman étant toujours respectés.

Finalement, battu et fait prisonnier par le prince Joury Bariatinsky, Stenka Razine fut mené à Moscou, où il fut décapité.

Le 29 août 1671, les Cosaques du Don se soumièrent définitivement au Tsar et lui jurèrent fidélité.

Mais les révoltes des Cosaques n'étaient point finies. Ceux d'Yaïtsk résidaient en Asie et communiquaient rarement avec les Tsars. Il y a trois cents ans, ils se séparèrent en plusieurs bandes, qui formèrent les Cosaques du Kouban et de Fersk; mais les plus aventureux restèrent sur le Yaïk (aujourd'hui l'Oural), où abondent les esturgeons énormes et les sterlets.

D'un caractère impatient et aventureux, ils faisaient des expéditions de côtés et d'autres et montrèrent la route de l'Asie centrale aux générations futures. Les cosaques Netchaï et Chamay pénétrèrent dans les déserts, prirent Khiva, campèrent sur les bords du lac Aral, mais comme ils étaient trop chargés de butin, les Kirghizes les massacrèrent sur les bords du Syrdaria. Les expéditions en Asie centrale furent délaissées et ne recommencèrent que de nos jours.

Un usage des Cosaques d'Yaïtsk était de tuer les femmes et les enfants avant d'entrer en campagne, pour ne laisser aucun regret qui les retint ou les rappelât, avant l'heure, au foyer.

Un de leurs attamans, nommé Gouguiha, touché par le désespoir de sa jeune femme, l'épargna. Aussitôt les Cosaques suivirent son exemple. De nos jours, pendant les fêtes et agapes, les Cosaques de ces contrées boivent à la santé de l'aieule Gouguiha, en reconnaissance de ce que sa beauté et ses larmes eurent raison d'une coutume inhumaine.

Pierre le Grand prit des mesures pour soumettre les Cosaques d'Yaïtsk, d'autant plus que beaucoup de Streltzy avaient trouvé refuge chez ces révoltés, qui cherchaient à fuir la vengeance du Tsar, dont ils avaient mis plusieurs fois les jours en danger et dont ils avaient massacré les deux oncles.

Beaucoup de Cosaques préférèrent brûler leurs villages et fuir dans les steppes asiatiques que de se rendre.

Sous les impératrices Anne, Elisabeth et Catherine II, la lutte à outrance continua jusqu'à l'historique révolte des Cosaques d'Yaïtsk, qui donna son nom à toute une époque de terreur sanglante, restée légendaire en Russie. La « Pougatchewitchina » fit trembler l'impératrice Catherine II sur son trône, car le cosaque Emelka Pougatchew fut obligé, par de mystérieux personnages, à se faire passer pour le tsar Pierre III, mari de Catherine II, dont la mort à Ropeha, lors de l'avènement de la grande Impératrice, donna lieu à tant de commentaires.

En quinze jours, Pougatchew, imitant le faux Dimitri (qu'on prétend avoir été aussi un Cosaque), sut se faire trois mille partisans armés et ayant vingt canons. La prise de la ville d'Orenbourg augmenta ce noyau de forces, qui dépassèrent de beaucoup celles dont disposait l'Impératrice dans ces contrées éloignées du théâtre de la guerre, qui était alors la Turquie.

Pougatchew, tout en jouant le rôle du Tsar, n'était pas libre. Les Cosaques fusillaient ses favoris.

En attendant, la Volga et le Don étaient à feu et à sang.

Catherine II confia successivement la répression de cette redoutable révolte au général Bibikow, au général Michelson, et enfin à Souvarow, à qui le terrible Cosaque fut livré par ses compagnons. Le généralissime garda lui-même Pougatchew et dormit à côté de la cage dans laquelle on l'enferma. Arrivé à Simbirsk, le comte Panine, chargé de l'instruction, l'interrogea.

Pougatchew, obligé de faire des aveux complets, fut condamné à être écartelé. L'Impératrice, par des instructions secrètes données au bourreau, ordonna d'abréger le supplice.

Pour effacer toute trace de cette épouvantable tragédie, Catherine II nomma le fleuve Yaïk: l'Oural, et la ville d'Yaïtsk: Oural'sk. Actuellement, les Cosaques de l'Oural possèdent les pêcheries de ce fleuve et, pendant le dur hiver aux épais tour-



billons de neige, les Ouraliennes fabriquent ces merveilleux châles, nommés d'Orenbourg, pareils à des toiles d'araignées, dont quatre mètres carrés passent à travers une bague. Les jeunes filles et les jeunes Cosaques dansent et chantent pour égayer les travailleuses, et les veillées se passent joyeusement.

L'attaman des Cosaques de l'Oural est, en ce moment, le général Chipow. Il y a environ quatre ans, les Ouraliens ont fêté le troisième centenaire de leur existence. L'attaman de tous les Cosaques, le tsarewitch Nicolas Alexandrowitch — l'Empereur d'aujourd'hui — y assistait.

Les anciens Cosaques zaporogues du Dnieper furent soumis par les Russes en 1775. Ils quittèrent leur *Setch* (1) séculaire

pour émigrer vers les rivages de la mer Noire. Certains d'entre eux se réfugièrent en Turquie, sous la conduite d'un Cosaque nommé Neichaïew. Le prince Potemkine en rappela une partie et leur donna à garder les frontières de la Nouvelle Russie.

L'amiral de Ribas, un Français entré au service de la Russie à l'époque de l'émigration, prit la ville d'Ismail avec leur concours.

Le prince Potemkine, le célèbre favori de la Grande Impératrice, fut nommé par elle hetman des Cosaques d'Ekaterinoslaw et de la mer Noire. Après la mort du prince, survenue trop tôt pour leur bien, les Zaporogues envoyèrent une députation à la Cour de Catherine II. Le chef de cette espèce d'ambassade



était Golovaty. Pendant longtemps les chambellans de la Cour hésitèrent à le présenter, lui et sa suite, à la Souveraine.

Les Zaporogues portaient des moustaches d'une longueur démesurée et ils avaient la tête rasée, sauf une mèche, nommée *schouprine*, dont ils entouraient leur oreille gauche. Leurs vêtements étaient brodés d'or et leurs bottes ferrées d'argent.

Ces gens primitifs ne manquaient point d'une certaine diplomatie. Quand enfin Golovaty eut la faveur d'une audience, il se précipita aux pieds de l'Impératrice, puis lui baisa la main, et quand il visita les appartements de la Souveraine, il saisit sa plume à écrire et la baisa aussi. Catherine II octroya aux anciens Zaporogues des terres entre la mer d'Azow et le Kouban, et sur les rivage la mer Noire. Ils y sont toujours.

Platow, le plus célèbre des attamans des Cosaques du Don de ce siècle, eut une rancune personnelle contre Napoléon I^{er}. Le tsar Paul s'étant entiché du conquérant Corse et de son idée de ruiner l'Angleterre, fit retirer du cachot de la forteresse Saint-Pierre-et-Paul l'attaman adoré des Cosaques, leur *Batko* (Père), qu'il y avait plongé dès son avènement au trône parce qu'il le soupçonnait d'être l'ami du dernier favori de son impériale mère. Platow, qui n'avait jamais su pourquoi on l'avait jeté dans un cachot humide, ne fut pas moins étonné d'en être tiré au bout de trois longues années, et encore plus d'être envoyé au hasard avec ses Cosaques pour conquérir les Indes, où Napoléon promettait de mener la Grande Armée. Au moment où les Cosaques, décimés par les maladies, menaçaient de se révolter et se préparaient à regagner la Russie, un des six courriers envoyés à la recherche de Platow et de ses hommes, perdus dans les déserts asiatiques, apporta l'ordre du retour et la notification de la mort subite du tsar Paul, ainsi que celle de l'avènement au trône d'Alexandre I^{er}.

Platow n'oublia jamais Napoléon et son projet de conquête des Indes, et, en 1812, il se couvrit de gloire et contri-

bua à donner leur terrible réputation aux Cosaques du Don.

Les exploits des Cosaques pendant les guerres de ce siècle sont nombreux ; nous ne pouvons citer ici que la conquête du Caucase, les guerres de Crimée et de Turquie, la conquête de l'Asie centrale. Partout on vit et on admira cette incomparable et unique cavalerie légère.

Les Cosaques *Attamantz*, de la Garde Impériale, sont renommés pour leur tenue élégante et leur manière de faire la *Djignitowka*.

L'escorte particulière du Tsar est toujours composée de deux cents Cosaques, pris tantôt dans ceux du Kouban, tantôt dans ceux de l'Oural, tantôt dans ceux de Fersk, etc.

Leurs costumes sont encore plus élégants et leurs chevaux plus choisis. Aux grandes revues, ils précèdent la Garde Impériale et font toujours l'admiration des assistants.

Je termine cette trop courte histoire en disant quelques mots sur les *Kazatschkis*, femmes et filles d'officiers cosaques. Actuellement, elles savent fort bien porter les toilettes parisiennes, en conservant jusque sous la gaze et les dentelles un charme inexplicable, quelque chose de hardi, de brave, d'intrépide et de subjuguant. Leurs maris les respectent et leur obéissent même. Les temps anciens sont loin, où leurs aieules étaient enlevées de force, abandonnées ou massacrées.

Mais bon sang ne peut mentir, et on est sûr de trouver sous l'enveloppe moderne de la Cosaque de haut rang la vaillance de ses aieules, qui ne craignaient point de faire le coup de feu dans les batailles.

Les femmes et les filles des simples Cosaques sont belles et vigoureuses. Pendant les fêtes elles s'élancent, avec de jeunes partenaires, dans des danses fougueuses et entraînantes.

Les mères des *oudaltz* (aventuriers) sont comme les matrones antiques, elles n'hésitent point à envoyer leurs fils au danger et se glorifient de leur valeur.

LYDIE PASCHKOFF.

(Illustrations de N. de Malischeff.)



(1) Assemblée, conseil des Cosaques.